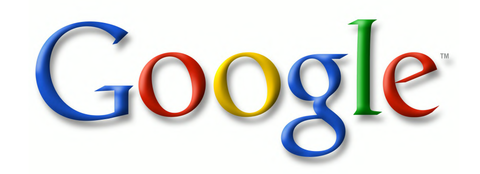
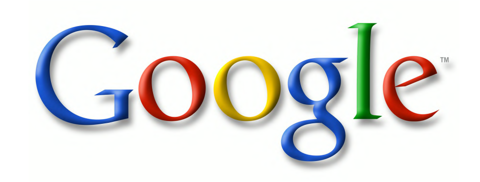



Google




VE
RI
TAS




VE
RI
TAS

"To share the toys with which
You play (or have played)
That's generous indeed."

RECUEIL DE POÉSIES

Belle

A L'USAGE DE LA JEUNESSE AMÉRICAINE

Mlle. Evelyn Stark.

PAR

MLLE. CAMILLE DE JANON

Directrice du pensionnat

Dec. 25. 1900

E

CONNU AUTREFOIS SOUS LE NOM DE

MISS HAINES AND MLLE. DE JANON



NEW YORK

HENRY HOLT AND COMPANY

F. W. CHRISTERN

BOSTON: CARL SCHOENHOF



PRÉFACE.

A DÉFAUT d'un livre de poésies tel que je le désirais, j'ai recueilli dans mes heures de loisir divers morceaux de nos meilleurs poètes, que j'ai donnés à mes élèves, et ces morceaux pouvant aujourdhui former un volume, je me suis rendue aux sollicitations de mes amis en les faisant imprimer.

La poésie comme exercice de mémoire est un des moyens les plus heureux, elle est aussi d'un grand avantage pour la prononciation. En faisant ce recueil, je n'ai eu qu'une pensée, être utile à la jeunesse, dont je me suis si longtemps occupée en Amérique, et me garder un bon souvenir de tous, dans le pays qui est devenu ma seconde patrie.

CAMILLE DE JANON.

10 GRAMERCY PARK, NEW YORK,
1ier Août 1882.

TABLE DES MATIERES.

RECUEIL DE POÉSIES.

LA POESIE.

CHASSER tout souvenir et fixer la pensée,
Sur un bel axe d'or la tenir balancée,
Incertaine, inquiète, immobile pourtant;
Éterniser peut-être un rêve d'un instant;
Aimer le vrai, le beau, chercher leur harmonie;
Écouter dans son chœur l'écho de son génie;
Chanter, rire, pleurer, seul, sans but, au hasard;
D'un sourire, d'un mot, d'un soupir, d'un regard,
Faire un travail exquis, plein de crainte et de
charme,
Faire une perle d'une larme:
Du poète ici-bas voilà la passion,
Voilà son bien, sa vie et son ambition.

A. DE MUSSET.

A. L.

TOUTE espérance, enfant, est un roseau,
Dieu dans ses mains tient nos jours, ma
colombe;
Il les dévide à son fatal fuseau,
Puis le fil casse et notre joie en tombe:

Car dans tout berceau
Il germe une tombe.

Jadis, vois-tu, l'avenir pur rayon,
Apparaissait à mon âme éblouie,
Ciel avec astre, onde avec l'alcyon,
Fleur lumineuse à l'ombre épanouie;
Cette vision
S'est évanouie!

Si, près de toi, quelqu'un pleure en rêvant,
Laisse pleurer sans en chercher la cause.
Pleurer est doux, pleurer est bon souvent
Pour l'homme, hélas! sur qui le sort se pose.
Toute larme, enfant,
Lave quelque chose.

VICTOR HUGO.

LA CHANSON DE LA NOURRICE.

POUR guerroyer chez l'infidèle,
Tous nos paladins sont armés;
Gaston quitta la jeune Iselle,
Dont il avait les yeux charmés.
Dormez.
Qu'elle en pleura, la pauvre jouvencelle!
Dormez, Mary, dormez, ma belle;
Dormez, la petite, dormez.

Un an passé, point de nouvelle,
Pour Gaston que de vœux formés!

Serait-ce qu'une mort cruelle
  A tranché des jours tant aimés?
          Dormez.
Qu'elle en frémit, la pauvre jouvencelle!
  Dormez, Mary, dormez, ma belle;
  Dormez, la petite, dormez.

Voilà soudain qu'entend Iselle
  Bruits effrayants partout semés;
Le sable du désert recelle
  Les os des preux les plus famés.
          Dormez.
Qu'elle en mourut, la pauvre jouvencelle!
  Dormez, Mary, dormez;
  Dormez, la petite, dormez.

Le lendemain Gaston, fidèle,
  Arrive aux lieux tant réclamés:
Rendez, rendez-moi mon Iselle,
  Murs jaloux qui la renfermez.
          Dormez.
Elle n'est plus, ta pauvre jouvencelle!
  Dormez, Mary, dormez, ma belle;
  Dormez, la petite, dormez.

CHARLES NODIER.

BERGERONNETTE.

PAUVRE petit oiseau des champs,
  Inconstante bergeronnette,
Qui voltiges, vive et coquette,
  Et qui siffles tes jolis chants;

Bergeronnette si gentille,
  Qui tourne autour du troupeau.
Par les prés sautille, sautille,
  Et mire-toi dans les ruisseaux!

Va, dans tes gracieux caprices,
  Béqueter la pointe des fleurs,
Ou poursuivre, aux pieds des génisses,
  Les mouches aux vives couleurs.

Reprends tes jeux, bergeronnette,
  Bergeronnette au vol léger;
Nargue l'épervier qui te guette!
  Je suis là pour te protéger.

Si haut qu'il soit, je puis l'abattre . . .
  Petit oiseau, chante! . . . et demain,
Quand je marcherai, viens t'ébattre
  Près de moi, le long du chemin.

C'est ton doux chant qui me console;
  Je n'ai point d'autre ami que toi!
Bergeronnette, vole, vole,
  Bergeronnette, devant moi!

CH. DOVALLE.

CE QUE DISENT LES HIRONDELLES.

DÉJÀ plus d'une feuille sèche
  Parsème les gazons jaunis;
Soir et matin la brise est fraîche;
  Hélas! les beaux jours sont finis.

La pluie au bassin fait des bulles,
Les hirondelles sur le toit
Tiennent des conciliabules;
Voici l'hiver, voici le froid!

Elles s'assemblent par centaines,
Se concertant pour le départ.
L'une dit: "Oh! que dans Athènes
Il fait bon sur le vieux rempart.

"Tous les ans j'y vais et je niche
Aux métopes du Parthénon;
Mon nid bouche dans la corniche
Le trou d'un boulet de canon."

L'autre: "J'ai ma petite chambre
A Smyrne, au plafond d'un café.
Les Hadjis comptent leurs grains d'ambre
Sur le seuil d'un rayon chauffé.

"J'entre et je sors, accoutumée
Aux blondes vapeurs des chibouchs,
Et parmi des flots de fumée
Je rase turbans et tarbouchs."

Celles-ci: "J'habite un triglyphe
Au fronton d'un temple, à Balbeck.
Je m'y suspends avec ma griffe
Sur mes petils au large bec."

Celle-là: "Voici mon addresse:
Rhodes, palais des chevaliers.

Chaque hiver, ma tente s'y dresse
Au chapiteau des noirs piliers."

La cinquième: "Je ferai halte,
Car l'âge m'alourdit un peu,
Aux blanches terrasses de Malte,
Entre l'eau bleue et le ciel bleu."

La sixième: "Qu'on est à l'aise
Au Caire, en haut des minarets!
J'empâte un ornement de glaise,
Et mes quartiers d'hiver sont prêts!"

"A la seconde cataracte,
Fait la dernière, j'ai mon nid;
J'en ai noté la place exacte
Dans le pschent d'un roi de granit."

Toutes: "Demain combien de lieues
Auront filé sous notre essaim,
Plaines brunes, pics blancs, mers bleues,
Brodant d'écume leur bassin!"

Avec cris et battements d'ailes,
Sur la moulure aux bords étroits,
Ainsi jasent les hirondelles,
Voyant venir la rouille aux bois.

Je comprends tout ce qu'elles disent,
Car le poète est un oiseau;
Mais captif, son élan se brise
Contre un invincible réseau.

Des ailes! des ailes! des ailes!
Comme dans le chant de Ruckert,
Pour voler là-bas avec elles,
Au soleil d'or au printemps vert!
THÉOPHILE GAUTIER.

LES COLOMBES.

SUR le coteau là-bas où sont les tombes,
Au beau palmier, comme un panache vert,
Dresse sa tête où le soir les colombes
Viennent nicher et se mettre à couvert.

Mais le matin elles quittent les branches;
Comme un collier qui s'égrène, on les voit
S'éparpiller dans l'air bleu, toutes blanches,
Et se poser plus loin sur quelque toit.

Mon âme est l'arbre où, tous les soirs, comme elles,
De blancs essaims de folles visions
Tombent des cieux en palpitant des ailes
Pour s'envoler dès les premiers rayons.
THÉOPHILE GAUTIER.

LE POÈTE MOURANT.

LE poète chantait : de sa lampe fidèle
S'éteignaient par degrés les rayons pâlissants;

Et lui, prêt à mourir comme elle,
Exhalait ses tristes accents:

"La fleur de ma vie est fanée;
Il fut rapide, mon destin!
De mon orageuse journée
Le soir toucha presque au matin.

"Brise-toi, lyre tant aimée!
Tu ne survivras point à mon dernier sommeil,
Et tes hymnes sans renommée
Sous la tombe avec moi dormiront sans réveil.
Je ne paraîtrai pas devant le trône austère
Où la postérité d'une inflexible voix
Juge les gloires de la terre,
Comme l'Egypte, aux bords de son lac solitaire,
Jugeait les ombres de ses rois.

"Compagnons dispersés de mon triste voyage,
Ô mes amis! ô vous qui me fûtes si chers!
De mes chants imparfaits recueillez l'héritage,
Et sauvez de l'oubli quelques-uns de mes vers."

Le poète chantait, quand la lyre fidèle
S'échappa tout à coup de sa débile main;
Sa lampe mourut, et comme elle
Il s'éteignit le lendemain.

MILLEVOYE.

LES INCONVÉNIENTS DE LA FORTUNE.

DEPUIS que j'ai touché le faîte
Et du luxe et de la grandeur,
J'ai perdu ma joyeuse humeur;
Adieu, bonheur!
Ma fortune est faite.

Le jour, la nuit, je m'inquiète:
La chicane et tous ses suppôts
Chez moi fond à tout propos,
Adieu, repos!
Et je suis surchargé d'impots . . .
Adieu, repos!
Ma fortune est faite.

Plus d'appétit, plus de goguettes!
Dans un carrosse empaqueté,
Je promène ma dignité,
Adieu, gaîté!
Et par bon ton je prends du thé . . .
Adieu, gaîté!
Ma fortune est faite.

Pour le plus léger mal de tête,
Au poids de l'or je suis traité;
J'entretiens seul la faculté,
Adieu, santé!
Hier, trois docteurs m'ont visité . . .
Adieu, santé!
Ma fortune est faite.

Mais je vois en grande étiquette,
Chez moi venir ducs et barons ;
Lyre, il faut suspendre tes sons,
    Adieu, chansons!
Mon suisse annonce, finissons . . .
    Adieu, chansons!
Ma fortune est faite.

DÉSAUGIERS.

VANITÉ DES GRANDEURS D'ICI-BAS.

N'ESPÉRONS plus, mon âme, aux promesses du monde!
Sa lumière est un verre, et sa faveur une onde,
Que toujours quelque vent empêche de calmer.
Quittons ses vanités, lassons-nous de les suivre:
    C'est Dieu qui nous fait vivre,
    C'est Dieu qu'il faut aimer.

En vain, pour satisfaire à nos lâches envies,
Nous passons près des rois tout le temps de nos vies,
A souffrir des mépris et ployer les genoux:
Ce qu'ils peuvent n'est rien; ils sont comme nous sommes,
    Véritablement hommes
    Et meurent comme nous.

Ont-ils rendu l'esprit, ce n'est plus que poussière
Que cette majesté si pompeuse et si fière,

Dont l'éclat orgueilleux étonnait l'univers:
Et, dans ces grands tombeaux où leurs âmes
hautaines
Font encore les vaines,
Ils sont mangés des vers.

Là se perdent ces noms de maîtres de la terre,
D'arbitres de la paix, de foudres de la guerre;
Comme ils n'ont plus de sceptre, ils n'ont plus
de flatteurs;
Et tombent avec eux, d'une chute commune,
Tous ceux que leur fortune
Faisait leurs serviteurs.

MALHERBE.

A MON PETIT LOGIS.

PETIT séjour, commode et sain,
Où des arts et du luxe en vain
On chercherait quelque merveille;
Humble asile où j'ai sous la main
Mon Lafontaine et mon Corneille:
Où je vis, m'endors et m'éveille,
Sans aucun soin du lendemain,
Sans aucun remords de la veille;
Retraite où j'habite avec moi,
Seul, sans désirs et sans emploi,
Libre de crainte et d'espérance;
Enfin après trois jours d'absence,
Je viens, j'accours, je t'aperçoi!

O mon lit! ô ma maisonnette!
Chers témoins de ma paix secrète!
C'est vous, vous voilà; je vous voi;
Qu'avec plaisir je vous répète:
Il n'est point de petit chez soi!

L'OISEAU À LA FENÊTRE.

PIC, pic . . . Qui frappe aux carreaux?—
Ouvrez vite,
Par charité! Je n'ai ni feu ni gîte,
La neige tombe, et le vent souffle fort;
De froid, de faim me voici presque mort.
Mes bonnes gens, donnez-moi donc asile,
Je veux toujours être sage et docile.
On fait entrer le frileux: pour festin
Il trouve là millet et biscotin;
Il s'y plaît fort durant mainte semaine;
Mais quand il voit le soleil dans la plaine,
À la fenêtre il se tient tristement:
On l'ouvre . . . et brrt! il s'en va lestement.

ESPOIR.

ESPÈRE, enfant! demain! et puis demain
encore!
Et puis toujours demain! croyons dans l'avenir.
Espère! et chaque fois que se lève l'aurore,
Soyons la pour prier comme Dieu pour bénir!

Nos fautes, mon pauvre ange, ont causé nos souffrances;
Peut-être qu'en restant bien longtemps à genoux,
Quand il aura béni toutes les innocences,
Puis tous les repentirs, Dieu finira par nous.

VICTOR HUGO.

L'ORANGE.

UN jeune enfant mordait dans une orange,
Oh! s'écria-t-il en courroux,
Le vilain fruit! Se peut-il qu'on en mange?
Comme il est aigre! on le prétend si doux!
Faux jugement, lui répondit son père:
Otez cette écorce légère,
Vous reviendrez de votre erreur.
Ne jugeons pas toujours sur un dehors trompeur.

LE SOIR.

PETIT enfant, déjà la brume
Autour de la maison s'étend;
On doit dormir quand vient la lune
Petit enfant!

Petit enfant, dans la chaumière
Les moutons rentrent en bêlant
De tes yeux bleus clos la paupière
Petit enfant!

Petit enfant, rêve aux pervenches
Qu'on trouve au sentier du torrent,
Rêve aux jolis oiseaux des branches
Petit enfant!

Petit enfant, dors sans alarmes;
Mais si quelque frayeur te prends,
Pense à Dieu qui sèche tes larmes,
Petit enfant!

L'AVARE ET LA SOURCE.

AU pied d'une colline, unc limpide source,
Bientôt ruisseau paisible, arrosait dans sa course
Les champs riches d'épis, les prés riches de fleurs.
D'un paisible sommeil ignorant les douceurs,
Et pressant dans sa main les cordons d'une bourse,
Un avare, en passant, sur ses bords vient s'asseoir,
Et dit: Tu devrais bien, source trop imprudente,
Pour conserver les flots de ton urne abondante,
Te creuser sous la terre un vaste réservoir
Là, dans ta profondeur te contemplant sans cesse,
Tu connaîtrais enfin l'ineffable richesse,
Au lieu de l'épuiser pour des vallons ingrats.
Crois-moi, c'est le conseil et l'exemple d'un sage . . .

—C'est l'exemple d'un sot, d'un méchant personnage!
Votre égoïsme étroit ne me tentera pas
Je veux par des bienfaits signaler mon passage;
Et quand le rossignol chante sur le bouleau,
Quand la fille des champs vient se mirer dans l'eau,
Quand de son aile, enfin m'effleure l'hirondelle,
Je murmure d'orgueil dans mon lit de cailloux.
Oh! de tant de bonheur qui ne serait jaloux?
Dites, ne dois-je pas vous servir de modèle?
Que si l'été brûlant me tarit quelquefois,
Bientôt l'eau du ciel tombe et me rend à la fois
Mes flots et le plaisir de les répandre encore.
A l'avare inhumain notre mépris est dû:
Mais celui que pour tous un saint amour dévore,
Qu'un amour éternel par tous lui soit rendu.

PIERRE SACHAMBAUDIE.

LA SOCIÉTÉ DE PARIS.

PARIS! il m'ennuie à la mort,
Et je ne vous fais pas un fort grand sacrifice
En m'éloignant d'un monde à qui je rends justice.
Tout ce qu'on est forcé d'y voir et d'endurer
Passe bien l'agrément qu'on y peut rencontrer.
Trouver à chaque pas des gens insupportables,
Des flatteurs, des valets, des plaisants détestables,
Des jeunes gens d'un ton, d'une stupidité! . . .
Des femmes d'un caprice et d'une fausseté! . . .

Des prétendus esprits souffrir la suffisance;
Et la grosse gaîté de l'épaisse opulence;
Tant de petits talents où je n'ai pas de foi;
Des réputations on ne sait pas pourquoi;
Des protégés si bas! des protecteurs si bêtes!
Des ouvrages vantés qui n'ont ni pieds ni têtes,
Faire des soupers fins où l'on périt d'ennui,
Veiller par air, enfin se tuer pour autrui!
Franchement des plaisirs, des biens de cette sorte;
Ne sont pas, quand on pense, une chaîne bien forte;
Et, pour vous parler vrai, je trouve plus sensé
Un homme sans projets, dans sa terre fixé,
Qui n'est ni complaisant ni valet de personne,
Que tous ces gens brillants qu'on mange, qu'on friponne,
Qui, pour vivre à Paris avec l'air d'être heureux,
Au fond n'y sont pas moins ennuyés qu'ennuyeux.

GRESSET (*Le Méchant*, *Acte II.*).

TU SERAS SOLDAT.

TOI qui, de si leste façon,
Mets ton fusil de bois en joue,
Un jour tu feras tout de bon
Ce dur métier que l'enfant joue.

Il faudra courir sac au dos,
Porter plus lourd que ces gros livres,

Faire étape avec des fardeaux,
Cent cartouches, trois jours de vivres.

Soleils d'été, brises d'hiver
Mordront sur cette peau vermeille;
Les balles de plomb et de fer
Te siffleront à chaque oreille.

Tu seras soldat, cher petit!
Tu sais, mon enfant, si je t'aime!
Mais ton père t'en avertit,
C'est lui qui t'armera lui-même.

Quand le tambour battra demain,
Que ton âme soit aguerrie;
Car j'irai t'offrir de ma main
A notre mère, la Patrie!

Tu vis dans toutes les douceurs,
Tu connais les amours sincères,
Tu chéris tendrement tes sœurs,
Ton père et ta mère, et tes frères.

Sois fils et frère jusqu'au bout,
Sois ma joie et mon espérance;
Mais souviens-toi bien qu'avant tout,
Mon fils, il faut aimer la France.

V. DE LAPRADE.

LE VOYAGEUR ET SA MONTRE.

UN enfant de Paris, tout fier de son berceau,
Mais à courir le monde occupant son jeune âge,
Avant de se mettre en voyage
Avait réglé sa montre au cadran du château,
C'était un chef-d'œuvre impayable,
Un mouvement à nul autre pareil, .
Qui, dans sa marche invariable,
Aurait défié le soleil.
Dans Bruxelles d'abord mon jeune homme s'arrête.
Grâces aux lettres qu'il porte, on l'accueille, on le fête,
On l'invite de toute part;
Mais, à chaque diner, rendez-vous ou rencontre,
En prenant l'heure de sa montre,
Il arrive toujours trop tard,
Donnant pour excuse éternelle
Qu'il doit s'en rapporter à son bijou modèle,
Que les horloges du pays
Ont tort d'avancer sur Paris.
A Londres c'est une autre chance:
Les cadrans retardaient, il arrivait trop tôt,
Et s'excusant comme un sot,
De sa montre toujours il vantait l'excellence.
"Monsieur," lui dit un vieux marin,
"Sur le globe avant vous j'ai fait bien du chemin.
J'ai vu bien des pays, bien des mœurs en ma vie;

Mais sans prétendre y rien changer,
Pour bien vivre avec l'étranger
J'ai tâché d'oublier les mœurs de ma patrie.
Vous avez, dites vous, un instrument parfait:
Je vous en félicite et ne vais à l'encontre;
Mais sachez que toujours il faut régler sa montre
Sur les cadrans du pays où l'on est."

VIENNET, 1777.

LE POT DE FLEURS.

PARFOIS un enfant trouve une petite graine,
Et tout d'abord, charmé de ses vives couleurs,
Pour la planter, il prend un pot de porcelaine
Orné de dragons bleus et de bizarres fleurs.
Il s'en va. La reine en couleuvre s'allonge,
Sort de terre, fleurit et devient arbrisseau;
Chaque jour, plus avant, son pied chevelu plonge
Tant qu'il fasse éclater le ventre du vaisseau.
L'enfant revient; surpris, il voit la plante grasse
Sur les débris du pot brandir ses verts poignards;
Il la veut arracher, mais la tige est tenace;
Il s'obstine, et ses doigts s'ensanglantent aux dards.
Ainsi germa l'amour dans mon âme surprise;
Je croyais ne semer qu'une fleur du printemps:
C'est un grand aloès dont la racine brise
Le pot de porcelaine aux dessins éclatants.

THÉOPHILE GAUTIER, 1830.

À DEUX BEAUX YEUX.

VOUS avez un regard singulier et charmant;
Comme la lune au fond du lac qui la reflète,
Votre prunelle, où brille une humide paillette
Au coin de vos doux yeux roule languissamment.
Ils semblent avoir pris ses feux au diamant;
Ils sont de plus belle eau qu'une perle parfaite,
Et vos grands cils émus, de leur aile inquiète
Ne violent qu'à demi leur vif rayonnement.
Mille petits amours à leur miroir de flamme
Se viennent regarder et s'y trouvent plus beaux,
Et les désirs y vont rallumer leurs flambeaux
Ils sont si transparents qu'ils laissent voir votre âme,
Comme une fleur céleste au calice idéal
Que l'on apercevrait à travers un cristal.

THÉOPHILE GAUTIER, 1838.

LA CHANSON DE LA MONTRE.

TIC....tic....tic....C'est moi qui suis la belle petite montre de Marguerite.
Tic....tic....tic....C'est moi qui indique les heures et annonce les récréations.
Oh! comme je vais vite, alors, comme je cours! Comme mon aiguille est entraînée,
Tic....tic....tic....Voilà le jeu fini; le travail recommence.
Tic....tic....Qu'y a-t-il?

Marguerite se plaint; elle m'accuse de me ralentir; elle dit que je parais lasse, fatiguée?
C'est que le travail l'ennuie, le temps lui semble long; je vais toujours pourtant!
Allons, victoire! l'enfant pense à son frère si laborieux, à sa douce petite sœur si attentive, le courage revient.
Tic....tic....tic....tic, je repars!
Vite, vite, courons, regagnons le temps perdu; plus vite encore!....
Nous voici! L'heure sonne, le devoir est fini; la mère embrasse et la grande horloge vient de chanter joyeusement le triomphe de Marguerite.

A.

L'ÉCOLIER, L'ABEILLE, ET L'ABSINTHE.

QUE fais-tu donc sur cette plante?
Disait un écolier, paresseux et mutin,
A l'ouvrière diligente
Qui butinait de grand matin.
—Du miel.—Y penses-tu? quoi, du miel de l'absinthe.
—Sans doute.—Ah! pour le coup c'est se moquer de moi!
De ton rare talent, à te parler sans feinte,
Tu fais, ma chère, un sot emploi.
—Ainsi l'âge de l'ignorance
Toujours juge à tort, à travers!

Quand mon utile prévoyance
  De cette plante aux sucs amers
Tire un miel aussi doux que celui de la rose,
Du travail, mon ami, c'est la métamorphose.
Mets à profit, crois-moi, la leçon d'aujourd'hui:
  Pour la trop paresseuse enfance
L'Absinthe est la peine et l'ennui
Qu'un long travail traîne après lui;
Le miel c'est le doux fruit que produit la science.

A. NAUDET.

LE PETIT FRÈRE.

TANTÔT notre mère est sortie
  En disant: je vais revenir.
Et moi, depuis qu'elle est partie,
  Près de vous j'ai dû me tenir.
Je ne puis, pour vous satisfaire,
  Vous porter encor dans mes bras . . .
Ne pleurez-pas, mon petit frère;

Que voulez-vous que je vous donne?
  Faut-il vous montrer le beau jour,
Ou, sur la vitre qui résonne,
  Imiter le bruit du tambour?
Quoi, monsieur, rien ne vous fait taire?
  Cessez bien vite, ou je m'en vas,
Ne pleurez-pas, mon petit frère;
  Petit-frère, ne pleurez-pas!

Je sais une histoire bien belle;
  Taisez-vous, je vous la dirai,
Je sais une chanson nouvelle;
  Taisez-vous, je la chanterai,
De cris, de pleurs et de colère,
  Méchant, vous devez être las!
Ne pleurez-pas, mon petit frère;
  Petit frère, ne pleurez-pas!

MME. A. TASTU.

LA ROSE-THÉ.

LA plus délicate des roses
  Est, à coup sûr, la rose-thé,
Son bouton aux feuilles mi-closes
  De carmin à peine est teinté.

On dirait une robe blanche
  Qu'aurait fait rougir la pudeur,
En la lutinant sur la branche,
  Un papillon trop plein d'ardeur.

Son tissu rose et diaphane
  De la chair a le velouté;
Auprès, tout incarnat se fane
  Ou prend de la vulgarité.

Comme un teint aristocratique
  Noircit les fronts bruns de soleil,
De ses sœurs elle rend rustique
  Le coloris chaud et vermeil.

Mais, si votre main qui s'en joue,
  A quelque bal, pour son parfum,
La rapproche de votre joue,
  Son frais éclat devient commun.

Il n'est pas de rose assez tendre
  Sur la palette du printemps,
Madame, pour oser prétendre
  Lutter contre vos dix-sept ans.

La peau vaut mieux que le pétale,
  Et le sang pur d'un noble cœur
Qui sur la jeunesse s'étale,
  De toutes les roses est vainqueur.

THÉOPHILE GAUTIER, 1852.

FEMME À LA MODE.

S'IL est une robe admirable, étrange,
  Avec des bouillons, avec des crevés,
Et des médaillons ornés d'une frange,
  Oui, sans contredit, c'est vous qui l'avez!

S'il est un chapeau qu'une fée arrange,
  C'est vous, à Paris, vous qui le trouvez,
Avec cet orgueil qui perdit un ange,
  Vous faites la mode ou vous la bravez.

Convient-il pourtant, convient-il de dire
Un mot du regard, un mot du sourire,
  Je ne m'y sens plus aussi rassuré.

Tout cet appareil, dans le goût suprême,
  Est si merveilleux, qu'à vous dire vrai
On n'a pas le temps de vous voir vous même.
JOSEPH AUTRAN.

LE CORRÉGE.

NOURRICE d'Allegri, Parme, cité chrétienne,
  Sois fière de l'enfant que tes bras ont porté!
  J'ai vu d'un œil d'amour la belle antiquité,
Rome en toute sa pompe et sa grandeur païenne,
J'ai vu Pompéi morte, et comme une Athénienne,
  Sa pourpre encor flottant sur son lit déserté;
  J'ai vu le dieu du jour rayonnant de beauté
Et tout humide encor de l'onde ionienne;
J'ai vu les plus beaux corps que l'art ait revêtus;
Mais rien n'est comparable aux timides vertus,
A la pudeur marchant sous sa robe de neige;
  Rien ne vaut cette rose à la fraîche couleur
  Qui secoua sa tige et sa divine odeur
Sur le front de ton fils, le suave Corrége.
AUGUSTE BARBIER.

LE BAL D'ENFANTS.

QUELS regards triomphants!
  C'est donc le jour du bal, des fleurs, de la
    dentelle? . . .
Viens, mets tes vêtements de papillon, ma belle.
    Surtout moi, je défends

Les bijoux à ton front; ce n'est pas là leur place:
La candeur, la gaîté, la fraîcheur et la grâce,
C'est l'écrin des enfants.

Tes bouquets éphémères,
Tes rubans de satin, ta tunique aux grands plis,
Tout est blanc; voilà bien ta corolle de lis.
Moi, je ne songe guères
Aux couronnes de bal, aux joyaux, aux splendeurs,
Quand je t'ai près de moi: les enfants sont les fleurs,
Et les brillants des mères.

Viens . . . oh! quels joyeux cris,
Quel bal bruyant! On danse, on rit, on rit encore;
Chez les enfants la joie a son grelot sonore.
Frais danseurs, nains chéris,
Gais oiseaux, vous avez vos plumes les plus belles;
Vous êtes tout brillants, tout légers et tout frêles,
Mes petits colibris!

O charmants infidèles,
Vous nous oubliez vous! mais dans ces tourbillons,
Nos yeux suivent le vol de nos chers papillons;
Nos âmes maternelles
S'y suspendent: quels pas légers, capricieux!
Mes petits séraphins, même en quittant les cieux,
Vous gardez donc vos ailes?

Toi jeune et frais esprit,
Joyeuse enfant, comme eux, jette aussi par volées
Ton beau rire argentin, plein de notes perlées,
Le plaisir se flétrit,
Et nous rions mal, nous; mais, en attendant l'heure
Où les déceptions t'apprendront comme on pleure,
Apprends-nous comme on rit!

Sous les lustres de flammes,
On voit s'épanouir des beautés de six ans:
Que leurs cœurs sont heureux! ce sont bien des enfants
Mais, dans leurs jeunes âmes,
Le lever de l'orgueil vient poindre doucement,
Et pour leurs yeux coquets les miroirs sont d'aimant,
Ce sont déjà des femmes.

Comme de jeunes faons,
Bondissez, petits fous, qu'aucun chagrin n'effleure;
Demain est loin, dansez sans compter avec l'heure,
Sans voir les pas du temps.
Demain, c'est là le mot des hommes; mot étrange,
Tout chargé de soucis; mais aujourd'hui, mon ange,
C'est le mot des enfants.

MME. A. SÉGALAS.

SONGE D'ATHALIE.

C'ÉTAIT pendant l'horreur d'une profonde nuit;
Ma mère Jézabel devant moi s'est montrée,
Comme au jour de sa mort, pompeusement parée:
Ses malheurs n'avaient point abattu sa fierté;
Même elle avait encor cet éclat emprunté
Dont elle eut soin de peindre et d'orner son visage,
Pour réparer des ans l'irréparable outrage:
" Tremble, m'a-t-elle dit, fille digne de moi;
Le cruel Dieu des juifs l'emporte aussi sur toi.
Je te plains de tomber dans ses mains redoutables,
Ma fille." En achevant ces mots épouvantables,
Son ombre vers mon lit a paru se baisser:
Et moi, je lui tendais les mains pour l'embrasser;
Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange
D'os et de chair meurtris et traînés dans la fange,
Des lambeaux pleins de sang, et des membres affreux
Que des chiens dévorants se disputaient entre eux.
Dans ce désordre à mes yeux se présente
Un jeune enfant couvert d'une robe éclatante,
Tel qu'on voit des Hébreux les prêtres revêtus.
Sa vue a ranimé mes esprits abattus:
Mais lorsque, revenant de mon trouble funeste,

J'admirais sa douceur, son air noble et modeste,
J'ai senti tout à coup un homicide acier
Que le traître en mon sein a plongé tout entier.
De tant d'objets divers le bizarre assemblage
Peut-être du hasard vous parait un outrage,
Moi-même quelque temps, honteuse de ma peur,
Je l'ai pris pour l'effet d'une sombre vapeur.
Mais de ce souvenir mon âme possédée
A deux fois en dormant revu la même idée;
Deux fois mes tristes yeux se sont vu retracer
Ce même enfant toujours tout prêt à me percer.
Lasse enfin des horreurs dont j'étais poursuivie,
J'allais prier Baal de veiller sur ma vie,
Et chercher du repos au pied de ses autels:
Que ne peut la frayeur sur l'esprit des mortels!
Dans le temple des Juifs un instinct m'a poussée,
Et d'apaiser leur Dieu j'ai conçu la pensée;
J'ai cru que des présents calmeraient son courroux,
Que ce Dieu, quel qu'il soit, en deviendrait plus doux.
Pontife de Baal, excusez ma faiblesse.
J'entre. Le peuple fuit; le sacrifice cesse;
Le grand prêtre vers moi s'élance avec fureur:
Pendant qu'il me parlait, ô surprise! ô terreur!
J'ai vu ce même enfant dont je suis menacée,
Tel qu'un songe effrayant l'a peint à ma pensée.
Je l'ai vu; son même air, son même habit de lin,
Sa démarche, ses yeux, et tous ses traits enfin:
C'est lui même. Il marchait à côté du grand prêtre:

Mais bientôt à ma vue on l'a fait disparaître.
Voilà quel trouble ici m'oblige à m'arrêter,
Et sur quoi j'ai voulu tous deux vous consulter.

RACINE.

MICHEL-ANGE.

QUE ton visage est triste et ton front amaigri,
Sublime Michel-Ange, ô vieux tailleur de pierre!
Nulle larme jamais n'a mouillé ta paupière;
Comme Dante, on dirait que tu n'as jamais ri.
Hélas ! d'un lait trop fort la Muse t'a nourri,
L'art fut ton seul amour et prit ta vie entière;
Soixante ans tu courus une triple carrière
Sans reposer ton cœur sur un cœur attendri.
Pauvre Buonarotti! ton seul bonheur au monde
Fut d'imprimer au marbre une grandeur profonde,
Et, puissant comme Dieu, d'effrayer comme lui:
Aussi, quand tu parvins à ta saison dernière,
Vieux lion fatigué, sous ta blanche crinière,
Tu mourus longuement plein de gloire et d'ennui.

AUGUSTE BARBIER.

MARIE.

AINSI, quand la fleur printanière
Dans les bois va s'épanouir,
Au premier souffle du zéphyr
Elle sourit avec mystère;

Et sa tige fraîche et légère,
  Sentant son calice s'ouvrir,
Jusque dans le sein de la terre
  Frémit de joie et de désir.

Ainsi, quand ma douce Marie
Entr'ouvre sa lèvre chérie,
Et lève en chantant ses yeux bleus,

Dans l'harmonie et la lumière
Son âme semble tout entière
Monter en tremblant vers les cieux.

ALFRED DE MUSSET.

SÉVIGNÉ.

MARQUISE aux blonds cheveux, j'adore ton volume:
  Ton siècle à chaque page, y revit tout entier.
  Dans ce livre sans art, ou plutôt sans métier,
L'étincelle de vie à tout propos s'allume.
Ouvrier de l'airain, forge sur ton enclume!
  Phidias, prends le marbre et taille ce quartier!
  Rien ne vaut pour la gloire un morceau de papier
Sur lequel a couru quelque légère plume.
  De ces enchantements vous eûtes le secret,
Marquise aux blonds cheveux, marquise au fin sourire !

Vous preniez tout au vol et fixiez tout d'un trait.
Pour évoquer un monde, il suffit de vous lire:
Tel nom resté fameux, sans vous qui le saurait?
Pour le rendre immortel, vous n'eûtes qu'à l'écrire.

JOSEPH AUTRAN.

LE PAIN DE L'AVENIR.

SUR un étroit chemin qui mène jusqu'à Rome,
Un pauvre homme en haillons mange un morceau de pain;
C'est tout ce qu'il possède, et, quoique dur, en somme,
Ce pain le fortifie et suffit à sa faim.
Un autre, bien vêtu, sage que l'on renomme,
Lui dit: "Quittez cela; ce froment n'est pas sain.
Le monde en a vécu jusqu'ici, mais, digne homme,
Si tu l'estimes bon, tu n'as pas le goût fin."
"Je vous crois," dit le pauvre, et, de ce blé qu'il mange,
Il fait quatre morceaux qu'il jette dans la fange,
Et rit de ses aieux, ces crédules esprits.
La faim est là pourtant; il s'adresse à l'apôtre:
"Remplace, ô mon ami, le pain que tu m'as pris."
Et l'ami lui répond: "Attends, j'en cherche un autre."

JOSEPH AUTRAN.

POUR LES PAUVRES.

DANS vos fêtes d'hiver, riches, heureux du monde,
Quand le bal tournoyant de ses feux vous inonde,
Quand partout à l'entour de vos pas vous voyez
Briller et rayonner cristaux, miroirs, balustres,
Candélabres ardents, cercle étoilé des lustres,
Et la danse, et la joie au front des conviés;
Tandis qu'un timbre d'or sonnant dans vos demeures
Vous change en joyeux chant la voix grave des heures,
Oh! songez-vous parfois que, de faim dévoré,
Peut-être un indigent dans les carrefours sombres
S'arrête, et voit danser vos lumineuses ombres
Aux vitres du salon doré?

Songez-vous qu'il est là sous le givre et la neige,
Ce père sans travail que la famine assiége?
Et qu'il se dit tout bas: "Pour un seul que de biens!
A son large festin que d'amis se récrient!
Ce riche est bien heureux, ses enfants lui sourient!
Rien que dans leurs jouets que de pain pour les miens!"

Et puis à votre fête il compare en son âme!
Son foyer où jamais ne rayonne une flamme,
  Ses enfants affamés, et leur mère en lambeau,
Et, sur un peu de paille, étendue et muette,
L'aïeul, que l'hiver, hélas! a déjà faite
    Assez froide pour le tombeau!

Car Dieu mit ces degrés aux fortunes humaines.
Les uns vont tout courbés sous le fardeau des
      peines;
  Au banquet du bonheur bien peu sont conviés.
Tous n'y sont point assis également à l'aise.
Une loi, qui d'en bas semble injuste et mauvaise,
  Dit aux uns: Jouissez! aux autres: Enviez!

Cette pensée est sombre, amère, inexorable,
Et fermente en silence au cœur du misérable.
  Riches, heureux du jour, qu'endort la volupté,
Que ce ne soit pas lui qui des mains vous arrache
Tous ces biens superflus où son regard s'attache;
    Oh! que ce soit la charité!

L'ardente charité, que le pauvre idolâtre!
Mère de ceux pour qui la fortune est marâtre,
  Qui relève et soutient ceux qu'on foule en pas-
      sant,
Qui, lorsqu'il le faudra, se sacrifiant toute,
Comme le Dieu martyr dont elle suit la route,
  Dira: "Buvez! mangez! c'est ma chair et mon
      sang."

Que ce soit elle, oh! oui, riches! que ce soit elle
Qui, bijoux, diamants, rubans, hochets, dentelle,
Perles, saphirs, joyaux toujours faux, toujours vains,
Pour nourrir l'indigent et pour sauver vos âmes,
Des bras de vos enfants et du sein de vos femmes
Arrache tout à pleines mains!

Donnez, riches! L'aumône est sœur de la prière,
Helas! quand un vieillard sur votre seuil de pierre,
Tout raidi par l'hiver, en vain tombe à genoux;
Quand les petits enfants, les mains de froid rougies,
Ramassent sous vos pieds les miettes des orgies,
La face du Seigneur se détourne de vous.

Donnez! afin que Dieu, qui dote les familles,
Donne à vos fils la force et la grâce à vos filles;
Afin que votre vigne ait toujours un doux fruit;
Afin qu'un blé plus mûr fasse plier vos granges;
Afin d'être meilleurs; afin de voir les anges
Passer dans vos rêves la nuit!

Donnez! il vient un jour où la terre nous laisse.
Vos aumônes là-haut vous font une richesse.
Donnez! afin qu'on dise: "Il a pitié de nous!"
Afin que l'indigent que glacent les tempêtes.
Que le pauvre qui souffre à côté de vos fêtes,
Au seuil de vos palais fixe un œil moins jaloux.

Donnez! pour être aimés du Dieu qui se fit
homme,
Pour que le méchant même en s'inclinant vous
nomme,
Pour que votre foyer soit calme et fraternel;
Donnez! afin qu'un jour, à votre heure dernière,
Contre tous vos péchés vous ayez la prière
D'un mendiant puissant au ciel!

VICTOR HUGO.

ÉTOILE DU MARIN.

LE ciel est noir, la mer gronde,
Les dangers sont grands la nuit:
Seul fanal levé sur l'onde,
Une seule étoile luit;
Sa lueur blanchit la voile,
Rayon serein,
Rayon d'espoir, c'est l'étoile
Du marin.

Sa douce clarté console
Le marinier qui s'endort:
C'est la divine boussole
Qui doit le conduire au port.
Sa lueur blanchit la voile,
Rayon serein,
Rayon d'espoir, c'est l'étoile
Du marin.

C'est un flambeau tutélaire,
Dieu l'a placé de sa main;
C'est le phare qu'il éclaire
Dans les ombres du chemin.
Sa lueur blanchit la voile,
Rayon serein,
Rayon d'espoir, c'est l'étoile
Du marin.

C'est la madone qu'implore
Le pêcheur au désespoir,
Et qui toujours à l'aurore
A sa sœur la fait revoir.
Sa lueur blanchit la voile,
Rayon serein,
Rayon d'espoir, c'est l'étoile
Du marin.

MERY.

LES OISEAUX DU CIEL.

QUE je voudrais comprendre,
Oiseaux, vos chants si doux,
Et toujours les entendre!
Oiseaux, que dites-vous?

—Nous chantons le bocage,
Et les monts, et les fleurs,
Et notre doux ramage
Est l'écho de nos cœurs.

—Dites, qui vous inspire,
  Habitants des buissons?
D'où vient que tout respire
  La joie en vos chansons?

—Sur la branche légère
  Ne vois-tu pas les nids,
Où, gardés par leur mère,
  S'endorment nos petits?

—En jouant sous l'ombrage,
  Hélas! pauvres petits,
Les enfants du village
  Vont découvrir vos nids.

—Oh! pour nous point de crainte:
  Vois ce feuillage épais,
Qui peut de leur atteinte
  Préserver nos palais.

—Craignez, oiseaux volages,
  Encor d'autres malheurs!
La faim, et les orages,
  Et le plomb des chasseurs.

—Non, Dieu qui nous protège,
  Nous, ses petits oiseaux,
De la faim et du piége
  Garde les passereaux.

César Malan.

LE NID.

UN nid . . . . frêle berceau caché sous la feuillée,
Renfermait et la mère et la tendre couvée
Que protégeait son aile et gardait son amour.
Sur ce duvet soyeux, la famille charmante
Gazouillait doucement, et la mère, contente,
Veillait, infatigable, et la nuit et le jour.
C'est ainsi que, blottis près de notre grand'mère,
Dont les bras ont bercé notre maman si chère
Nous voulons, nous aussi, nous bercer sur son
cœur.
Mère de notre mère, elle est deux fois la nôtre;
On ne peut comparer sa tendresse à nulle autre;
Son cœur est notre nid, nous donnant le bon-
heur.

MLLE. VINCENT R.

LE PETIT BOUTON.

PETIT bouton, pressé d'éclore
A l'aurore,
Dès qu'il crut voir poindre le jour
Sur la campagne d'alentour,
S'écria: Je me meurs d'envie
D'entrer comme toi dans la vie,
Rose maman!
Par la vertu d'un talisman,
Fais-moi sur-le-champ ton égale,
La plus fraîche fleur du Bengale

De ce jardin!
—C'est trop matin,
Lui dit sa bonne et tendre mère.
Mais ne souhaitant que lumière,
Il fit tant et tant de l'onglet
Qu'il entr'ouvrit son corselet.
—Dieux! que c'est joli la nature!
Le ciel! cette eau! cette verdure!
S'exclamait le petit bouton,
Qui, fier de sa robe à feston,
La déployait avec prestesse,
Tout au bonheur, à l'allégresse
De se voir aussi bien vêtu
Magiquement, à l'impromptu.
—Attends donc que le soleil brille,
Ou, sans manteau, manchon, mantille,
Le froid, mon fils, te surprendra,
Et son souffle te saisira.
Ne porte pas non plus la tête
Si haut, de peur, qu'elle n'arrête
Le regard inquisiteur
De l'amateur.
Reste caché sous mon feuillage,
C'est plus modeste, c'est plus sage.
—C'est ennuyeux! moi je veux voir
Les blés dorés, l'oiseau qui chante,
La blonde abeille bourdonnante
Que nous venons d'apercevoir,
Et le mutin, malgré sa mère,
S'empresse de s'épanouir
Pour, à son gré, long temps jouir.

Mais fruit hâtif, fleur tôt éclose,
Qu'elle soit lys, tulipe ou rose,
Ne tarde pas à regretter
De n'avoir su rien écouter.
La bise glaça les corolles,
Les pétales, les folioles
Du curieux petit bouton,
Dont elle fit un avorton.
Prétendre briller et paraître,
Tout voir, tout savoir, tout connaître.
En un matin,
Attire aux enfants ce destin.

AUGUSTE COUPEY.

LES DEUX POUPÉES.

ALIX et Madeleine adoraient leur poupée:
Chacune avait la sienne au bras, sur les genoux,
L'habillait, la parait, la comblait de joujoux,
En était sans cesse occupée.
Fières de leur enfant, les petites mamans
Admiraient et vantaient leur fille à tour de rôle.
—Ma Jane, dit Alix, a bras rond, blanche épaule,
Bouche jolie et pieds charmants!
—Ma ninette a bien mieux! repartit Madeleine;
D'abord, elle est plus grande . . . Ensuite ses cheveux
Sont abondants, bouclés; enfin elle a des yeux. . .
—Simplement peints sur porcelaine!
Interrompit Alix. Ceux de Jane, très noirs,

Frangés de beaux longs cils, s'ouvrent que c'est
merveille,
Le matin, vers midi, quand ma fille s'éveille,
Et se referment tous les soirs.
—Ninette a des chapeaux! s'écria Madeleine?
Une robe de bal, un manteau de satin!
Des bas et des souliers! un collier en or fin!
Sa toilette n'est pas vilaine! . . .
—Celle à Jane non plus; il ne lui manque rien,
Ni le châle persan, ni la belle dentelle.
Elle a même des cols, un mouchoir, une ombrelle,
Et des gants qui la gantent bien!
Puis, sachez, fit Alix, la mère glorieuse,
Que Jane sait parler, dire: "Papa, maman."
Votre Ninette à vous n'en saurait faire autant,
Elle est toujours silencieuse!
—Oui, ma fille se tait pour écouter chacun,
Repartit vivement la pauvre Madeleine,
Car je ne voudrais pas, j'en aurais trop de peine,
Qu'une enfant se permit d'interrompre quel-
qu'un.

AUGUSTA COUPEY.

LA VOIX D'UNE MÈRE.

ENFANT, qui seras femme,
N'ouvre jamais ton âme
Qu'aux modestes vertus;
Que ta charité sainte
Berce et calme la plainte
Des esprits abattus!

Que ta pure espérance
Relève la souffrance;
  Que ton hymne de foi,
Comme une chaste offrande,
Monte au ciel et répande
  La paix autour de toi.

Sois l'ange qui console;
De ta douce parole
  Prodigue le secours;
Au malheur tends l'oreille,
Près du malade veille,
  Et près du pauvre accours.

Travaille, prie et chante!
  Le travail t'ennoblit,
La foi te rend touchante,
  La gaîté t'embellit.

Et si Dieu t'a douée
  D'un esprit noble et grand,
Sois humble et dévouée,
  Sois belle en l'ignorant.

Laisse à l'homme la gloire,
  Les triomphes, le bruit;
Pour nous aimer et croire,
  Au bonheur nous conduit.

Coule une vie obscure.
  Que le devoir remplit:
L'onde à l'ombre est plus pure,
  Rien ne trouble son lit.

MME. LOUISE COLET.

LE RETOUR DANS LA PATRIE.

QU'IL va lentement le navire
A qui j'ai confié mon sort!
Au rivage où mon cœur aspire,
Qu'il est lent à trouver un port!
France adorée!
Douce contrée!
Mes yeux cent fois ont cru te découvrir.
Qu'un vent rapide
Soudain nous guide
Aux bords sacrés où je reviens mourir.
Mais enfin le matelot crie:
Terre! terre! là-bas, voyez!
Ah! tous mes maux sont oubliés.
Salut à ma patrie!

Oui, voilà les rives de France;
Oui, voilà le port vaste et sûr,
Voisin des champs où mon enfance
S'écoula sous un chaume obscur.
France adorée!
Douce contrée!
Après vingt ans enfin je te revois;
De mon village
Je vois la plage,
Je vois fumer la cime de nos toits.
Combien mon âme est attendrie!
Là furent mes premiers amours;
Là ma mère m'attend toujours.
Salut à ma patrie!

Loin de mon berceau, jeune encore,
L'inconstance emporta mes pas
Jusqu'au sein des mers où l'aurore
Sourit aux plus riches climats.
France adorée!
Douce contrée!
Dieu te devait leurs fécondes chaleurs.
Toute l'année,
Là, brille ornée
De fleurs, de fruits, et de fruits et de fleurs.
Mais là, ma jeunesse flétrie
Rêvait à des climats plus chers;
Là, je regrettais nos hivers.
Salut à ma patrie!

J'ai pu me faire une famille,
Et des trésors m'étaient promis.
Sous un ciel où le sang pétille,
A mes vœux l'amour fut soumis.
France adorée!
Douce contrée!
Que de plaisirs quittés pour te revoir!
Mais sans jeunesse,
Mais sans richesse,
Si d'être aimé je dois perdre l'espoir;
De mes amours, dans la prairie,
Les souvenirs seront présents;
C'est du soleil pour mes vieux ans.
Salut à ma patrie!

Poussé chez des peuples sauvages
Qui m'offraient de régner sur eux,

J'ai su défendre leurs rivages
Contre des ennemis nombreux.
France adorée!
Douce contrée!
Tes champs alors gémissaient envahis.
Puissance et gloire,
Cris de victoire,
Rien n'étouffa la voix de mon pays.
De tout quitter mon cœur me prie:
Je reviens pauvre, mais constant.
Une bêche est là qui m'attend.
Salut à ma patrie!

Au bruit des transports d'allégresse,
Enfin le navire entre au port.
Dans cette barque où l'on se presse,
Hâtons-nous d'atteindre le bord.
France adorée!
Douce contrée!
Puissent tes fils te revoir ainsi tous!
Enfin j'arrive,
Et sur la rive
Je rends au ciel, je rends grâce à genoux.
Je t'embrasse, ô terre chérie!
Dieu ! qu'un exilé doit souffrir!
Moi, désormais je puis mourir.
Salut à ma patrie!

UNE VISION.

DU temps que j'étais écolier,
Je restais un soir à veiller
Dans notre salle solitaire.
Devant ma table vint s'asseoir
Un pauvre enfant vêtu de noir,
Qui me ressemblait comme un frère.

Son visage était triste et beau;
A la lueur de mon flambeau,
Dans mon livre ouvert il vint lire.
Il pencha son front sur sa main,
Et resta jusqu'au lendemain,
Pensif, avec un doux sourire.

Comme j'allais avoir quinze ans,
Je marchais un jour, à pas lents,
Dans un bois, sur une bruyère.
Au pied d'un arbre vint s'asseoir
Un jeune homme vêtu de noir,
Qui me ressemblait comme un frère.

Je lui demandai mon chemin;
Il tenait un luth d'une main,
De l'autre un bouquet d'églantine.
Il me fit un salut d'ami,
Et, se détournant à demi,
Me montra du doigt la colline.

Un an après, il était nuit;
J'étais à genoux près du lit

Où venait de mourir mon père.
Au chevet du lit vint s'asseoir
Un orphelin vêtu de noir,
Qui me ressemblait comme un frère.

Ses yeux étaient noyés de pleurs;
Comme les anges de douleurs,
Il était couronné d'épine;
Son luth à terre était gisant,
Sa pourpre de couleur de sang,
Et son glaive dans sa poitrine.

Je m'en suis si bien souvenu.
Que je l'ai toujours reconnu
A tous les instants de ma vie.
C'est une étrange vision,
Et cependant, ange ou démon,
J'ai vu partout cette ombre amie

Lorsque plus tard, las de souffrir,
Pour renaître ou pour en finir,
J'ai voulu m'exiler de France;
Lorsque, impatient de marcher,
J'ai voulu partir, et chercher
Les vestiges d'une espérance;

Partout où j'ai voulu dormir,
Partout où j'ai voulu mourir,
Partout où j'ai touché la terre,
Sur ma route est venu s'asseoir
Un malheureux vêtu de noir,
Qui me ressemblait comme un frère.

A. De Musset.

L'ESPÉRANCE ET LE SOMMEIL.

DU Dieu qui nous créa la clémence infinie
Pour adoucir les maux de cette courte vie,
A placé parmi nous deux êtres bienfaisants,
De la terre à jamais aimables habitants,
Soutiens dans les travaux, trésors dans l'indigence:
L'un est le doux Sommeil, et l'autre est l'Espérance.
L'un, quand l'homme accablé sent de son faible corps
Les organes vaincus sans force et sans ressorts,
Vient par un calme heureux secourir la nature,
Et lui porter l'oubli des peines qu'elle endure;
L'autre anime nos cœurs, enflamme nos désirs,
Et, même en nous trompant, donne de vrais plaisirs;
Mais aux mortels chéris à qui le ciel l'envoie,
Elle n'inspire point une infidèle joie,
Elle apporte de Dieu la promesse et l'appui;
Elle est inébranlable et pure comme lui.

VOLTAIRE, *Henriade*, ch. v.

LE TOIT S'ÉGAIE ET RIT.

ANDRÉ CHÉNIER.

LORSQUE l'enfant paraît, le cercle de famille
Applaudit à grands cris; son doux regard qui brille

Fait briller tous les yeux,
Et les plus tristes fronts, les plus souillés peut-
être,
Se dérident soudain à voir l'enfant paraître,
Innocent et joyeux.

Soit que juin ait verdi mon seuil, ou que novem-
bre
Fasse autour d'un grand feu vacillant dans la
chambre
Les chaises se toucher,
Quand l'enfant vient, la joie arrive et nous
éclaire
On rit, on se récrie, on l'appelle, et sa mère
Tremble à le voir marcher.

Quelquefois nous parlons, en remuant la flamme,
De patrie et de Dieu, des poètes de l'âme
Qui s'élève en priant;
L'enfant paraît, adieu le ciel et la patrie
Et les poètes saints! la grave causerie
S'arrête en souriant.

La nuit, quand l'homme dort, quand l'esprit rêve,
à l'heure
Où l'on entend gémir, comme une voix qui pleure,
L'onde entre les roseaux,
Si l'aube tout-à-coup là-bas luit comme un phare,
Sa clarté dans les champs éveille une fanfare
De cloches et d'oiseaux!

Enfant, vous êtes l'aube et mon âme est la plaine
Qui des plus douces fleurs embaume son haleine
Quand vous la respirez;
Mon âme est la forêt dont les sombres ramures
S'emplissent pour vous seul de suaves murmures
Et de rayons dorés!

Car vos beaux yeux sont pleins de douceurs infinies,
Car vos petites mains, joyeuses et bénies,
N'ont point mal fait encor;
Jamais vos jeunes pas n'ont touché notre fange;
Tête sacrée! enfant aux cheveux blonds! bel ange
A l'auréole d'or!

Vous êtes parmi nous la colombe de l'arche.
Vos pieds tendres et purs n'ont point d'âge où l'on marche;
Vos ailes sont d'azur.
Sans le comprendre encor, vous regardez le monde.
Double virginité! corps où rien n'est immonde,
Âme où rien n'est impur!

Il est si beau, l'enfant, avec son doux sourire,
Sa douce bonne foi, sa voix qui veut tout dire,
Ses pleurs vite apaisés,
Laissant errer sa vue étonnée et ravie,
Offrant de toutes parts sa jeune âme à la vie
Et sa bouche aux baisers.

Seigneur! préservez-moi, préservez ceux que
j'aime,
Frères, parents, amis, et mes ennemis même
Dans le mal triomphants,
De jamais voir, Seigneur! l'été sans fleurs vermeilles,
La cage sans oiseaux! la ruche sans abeilles,
La maison sans enfants!

VICTOR HUGO.

VIEILLE CHANSON DU JEUNE TEMPS

JE ne songeais pas à Rose;
Rose aux bois vint avec moi;
Nous parlions de quelque chose,
Mais je ne sais plus de quoi.

J'étais froid comme les marbres;
Je marchais à pas distraits;
Je parlais des fleurs, des arbres;
Son œil semblait dire: "Après?"

La rosée offrait ses perles,
Le taillis ses parasols;
J'allais; j'écoutais les merles,
Et Rose les rossignols.

Moi, seize ans, et l'air morose;
Elle vingt, ses yeux brillaient.
Les rossignols chantaient Rose
Et les merles me sifflaient.

Rose, droite sur ses hanches
  Leva son beau bras tremblan.
Pour prendre une mûre aux branches;
  Je ne vis pas son bras blanc.

Une eau courait, fraîche et creuse
  Sur les mousses de velours;
Et la nature amoureuse
  Dormait dans les grands bois sourds.

Rose défit sa chaussure,
  Et mit, d'un air ingénu,
Son petit pied dans l'eau pure:
  Je ne vis pas son pied nu.

Je ne savais que lui dire;
  Je la suivais dans les bois,
La voyant parfois sourire
  Et soupirer quelque fois.

Je ne vis qu'elle était belle
  Qu'en sortant des grands bois sourds.
"Soit; n'y pensons plus!" dit-elle.
  Depuis, j'y pense toujours.

VICTOR HUGO.

L'ENFANCE.

L'ENFANT chantait; la mère au lit exténuée,
  Agonisait, beau front dans l'ombre se penchant;

La mort au-dessus d'elle errait dans la nuée;
Et j'écoutais ce râle, et j'entendais ce chant.

L'enfant avait cinq ans, et, près de la fenêtre,
Ses rires et ses jeux faisaient un charmant bruit;
Et la mère, à côté de ce pauvre doux être
Qui chantait tout le jour, toussait toute la nuit.

La mère alla dormir sous les dalles du cloître;
Et le petit enfant se remit à chanter . . . —
La douleur est un fruit: Dieu ne le fait pas croître
Sur la branche trop faible encor pour le porter.

LE MARQUIS DE CARABAS.

VOYEZ ce vieux marquis
Nous traiter en peuple conquis;
Son coursier décharné
De loin chez nous l'a ramené.
Vers son vieux castel
Ce noble mortel
Marche en brandissant
Un sabre innocent.
Chapeau bas! Chapeau bas!
Gloire au marquis de Carabas!

Aumoniers, châtelains,
Vassaux, vavassaux et vilains,

C'est moi, dit-il, c'est moi
Qui seul ai rétabli mon roi.
    Mais s'il ne me rend
    Les droits de mon rang,
    Avec moi, corbleu!
    Il verra beau jeu.
Chapeau bas! Chapeau bas!
Gloire au marquis de Carabas!

Pour me calomnier,
Bien qu'on ait parlé d'un meunier,
Ma famille eut pour chef
Un des fils de Pépin-le-Bref.
    D'après mon blason
    Je crois ma maison
    Plus noble, ma foi,
    Que celle du roi.
Chapeau bas! Chapeau bas!
Gloire au marquis de Carabas!

Qui me résisterait?
La marquise a le tabouret
Pour être évêque un jour
Mon dernier fils suivra la cour.
    Mon fils le baron,
    Quoique un peu poltron,
    Veut avoir des croix;
    Il en aura trois.
Chapeau bas! Chapeau bas!
Gloire au marquis de Carabas!

Vivons donc en repos,
Mais l'on m'ose parler d'impôts!
A l'état, pour son bien,
Un gentilhomme ne doit rien.
Grâce à mes créneaux,
A mes arsenaux,
Je puis au prefet
Dire un peu son fait.
Chapeau bas! Chapeau bas!
Gloire au marquis de Carabas!

Curé, fais ton devoir;
Remplis pour moi ton encensoir.
Vous, pages et varlets,
Guerre aux vilains, et rossez-les!
Que de mes aieux
Ces droits glorieux
Passent tout entiers
A mes héritiers.
Chapeau bas! Chapeau bas!
Gloire au marquis de Carabas!

BÉRANGER.

MA CHANSON.

QUEL est ce ruisseau qui cent fois
Revient, serpente,
Tantôt perdu sous les grands bois,
Tantôt des monts longeant la pente?
C'est, comme l'onde au pied dansant,
Courant à l'aise,

En longs refrains s'entrelaçant,
C'est ma chanson ne vous déplaise!

Quel est ce nuage lointain
        Qui vient et passe,
Qui meurt au souffle du matin,
Ou s'évapore dans l'espace?
C'est, dans les airs, c'est elle encor,
        Sans qu'elle tremble,
Ce blanc rayon, ce flocon d'or,
C'est ma chanson; que vous en semble?

Quel est ce chant qui frais d'abord,
        Jeune, rustique,
Tourne à la fin au chant de mort,
Laisse un adieu mélancolique?
C'est de la vie et de ces flots,
        L'un après l'autre,
C'est le refrain . . . mouvants tableaux!
C'est ma chanson, et c'est la vôtre.

OLIVIER.

SIMPLE VIE.

OH! laissez-moi mes rêveries
    Mes beaux vallons, mon ciel pur,
Mes ruisseaux coulant aux prairies,
Mes bois, mes collines fleuries.
    Et mon fleuve aux ondes d'azur.

Laissez ma vie au bord de l'onde
  Comme elle suivre son chemin,
Inconnue aux clameurs du monde
Toujours pure, mais peu profonde,
  Et sans peine du lendemain.

Laissez-la couler lente et douce,
  Entre les fleurs, près des côteaux
Jouant avec un brin de mousse
Avec une herbe qu'elle pousse,
  Avec le saule aux longs rameaux.

Mon âme est un oiseau qui chante
  Sous la ramée, au fond des bois;
Sa plainte est naïve et touchante,
La solitude qu'elle enchante
  Donne mille échos à sa voix.

Mes heures à tout vent bercées
  S'en vont se tenant par la main;
Sous leurs pas légers mes pensées
Eclosent belles et pressées
  Comme l'herbe au bord du chemin.

On dit que la vie est amère!
  O mon Dieu! ce n'est pas pour moi,
La poésie et la prière,
Comme une sœur, comme une mère,
  La bercent pure devant toi.

Enfant, elle poursuit un rêve,
  Une espérance, un souvenir,

Comme un papillon sur la grève,
Et chaque beau jour qui se lève
Lui semble tout un avenir.

Les jours lui tombent goutte à goutte,
Mais doux comme un rayon de miel,
Il n'en est point qu'elle redoute,
O mon Dieu! C'est ainsi sans doute
Que vivent les anges au ciel.

La mort doit vous être donnée
Douce après ces jours de bonheur;
Comme une fleur demi fanée,
Au soir de sa longue journée
On penche la tête et l'on meurt.

Et si l'on croit, si l'on espère,
Qu'est-ce mourir? fermer les yeux,
Se recueillir pour la prière
Livrer l'âme à l'ange son frère
Dormir pour s'éveiller aux cieux.

JUSTIN MAURICE.

LES HIRONDELLES.

CAPTIF au rivage du Maure,
Un guerrier, courbé sous ses fers,
Disait: Je vous revois encore,
Oiseaux ennemis des hivers.

Hirondelles, que l'espérance
  Suit jusqu'en ces brûlants climats,
Sans doute vous quittez la France:
  De mon pays ne me parlez-vous pas?

Depuis trois ans je vous conjure
  De m'apporter un souvenir
Du vallon où ma vie obscure
  Se berçait d'un doux avenir.
Au détour d'une eau qui chemine
  A flots purs, sous de frais lilas,
Vous avez vu notre chaumine:
  De ce vallon ne me parlez-vous pas?

L'une de vous peut-être est née
  Au toit où j'ai reçu le jour;
Là d'une mère infortunée
  Vous avez dû plaindre l'amour.
Mourante, elle croit à toute heure
  Entendre le bruit de mes pas;
Elle écoute, et puis elle pleure.
  De son amour ne me parlez-vous pas?

Ma sœur est-elle mariée?
  Avez-vous vu de nos garçons
La foule, aux noces conviée,
  La célébrer dans leurs chansons?
Et ces compagnons du jeune âge
  Qui m'ont suivi dans les combats,
Ont-ils revu tous le village?
  De tant d'amis ne me parlez-vous pas?

Sur leurs corps l'étranger, peut-être,
  Du vallon apprend le chemin;
Sous mon chaume il commande en maître;
  De ma sœur il trouble l'hymen.
Pour moi plus de mère qui prie,
  Et partout des fers ici-bas.
Hirondelles de ma patrie,
  Des ses malheurs ne me parlez-vous pas?

P. J. de Béranger.

RÊVE DE JEANNE D'ARC DANS LA PRISON.

JE reconnais les fleurs que vos pas ont foulées;
  Compagnes du hameau, venez, c'est votre sœur,
Votre sœur, libre enfin, qui de l'air des vallées
  N'a point oublié la douceur!

Pendant qu'on travaillait à la moisson vermeille,
  La moisson de lauriers s'est faite . . . oh! venez voir!
Je reviens sous mon toit, comme une jeune abeille
  Rentre dans sa ruche le soir.

Je verrai mes troupeaux chercher, à chaque aurore,
  L'onduleuse vapeur qui suit le cours des eaux.
Mes mains travailleront le lin qui pend encore
  A ma quenouille de roseaux.

Doux vallons où passa mon enfance inconnue
Comme une jeune fleur que l'on cache aux autans,
Comme sur un beau lac qui réfléchit la nue
Passe une hirondelle au printemps.

De vos prés, de vos champs une image adorée
Me suivait sous l'azur flottant de mon drapeau!
Et je reviens mourir où je serai pleurée;
Mes sœurs vous aurez mon tombeau!

Gardez, oh! gardez-moi ma place au cimetière,
Un peu d'ombre, et la pierre où retrouvant mon nom,
Le voyageur dira sa plus longue prière
A genoux sur le haut gazon! . . .

ALEXANDRE SOUMET.

LES PETITS ORPHELINS.

L'HIVER glace les champs, les beaux jours sont passés.
Malheur au pauvre sans demeure!
Loin des secours il faut qu'il meure:
Comme les champs alors tous les cœurs sont glacés.

De l'an renouvelé c'était la nuit première;
Les mortels revenant de la fête du jour,
Hâtaient leur joie et leur retour;
Même un peu de bonheur visitait la chaumière,

Au seuil d'une chapelle assis,
Deux enfans presque nus, et pâles de souffrance,
Appelaient des passants la sourde indifférence,
Soupirant de tristes récits.

Une lampe à leurs pieds éclairait leurs alarmes,
Et semblait supplier pour eux,
Le plus jeune, tremblant, chantait baigné de larmes;
L'autre tendait sa main au refus des heureux.

"Nous voici deux enfants, nous n'avons plus de mère:
Elle mourut hier en nous donnant son pain.
Elle dort où dort notre père,
Venez; nous avons froid, nous expirons de faim!

"L'étranger nous a dit: allez, j'ai ma famille,
Est-ce vous que je dois nourrir?—
Nous avons vu pleurer sa fille,
Et pourtant nous allons mourir!"

Et sa voix touchante et plaintive
Frappait les airs de cris perdus:
La foule, sans les voir, s'échappait fugitive;
Et bientôt on ne passa plus.

Ils frappaient à la porte sainte,
Car leur mère avait dit que Dieu n'oubliait pas.
Rien ne leur répondait que l'écho de l'enceinte,
Rien ne venait que le trépas.

La lampe n'était pas éteinte,
L'heure, d'un triste accent, vint soupirer minuit.
Au loin d'un char de fête on entendit le bruit,
Mais on n'entendit plus de plainte.

Vers l'église portant ses pas,
Un prêtre, au jour naissant, allant à la prière,
Les voit, blanchis de neige et couchés sur la pierre,
Les appelle en pleurant . . . Ils ne se lèvent pas.

Leur pauvre enfance, hélas! se tenait embrassée,
Pour conserver sans doute un reste de chaleur;
Et le couple immobile, effrayant de pâleur,
Tendait encor sa main glacée.

Le plus grand, de son corps couvrant l'autre à moitié,
Avait porté sa main aux lèvres de son frère,
Comme pour arrêter l'inutile prière,
Comme pour l'avertir qu'il n'est plus de pitié.

Ils dorment pour toujours, et la lampe encor veille!
On les plaint: on sait mieux plaindre que secourir.
Vers eux de toutes parts les pleurs viennent s'offrir;
Mais on ne venait pas la veille.

BELMONTET.

COMPLIMENT À UNE DAME.

MADAME, autour de vous tant de grâce étincelle,
Votre chant est si pur, votre danse recèle
Un charme si vainqueur,
Un si touchant regard baigne votre prunelle,
Toute votre personne a quelque chose en elle
De si doux pour le cœur,

Que lorsque vous venez, jeune astre qu'on admire,
Eclairer notre nuit d'un rayonnant sourire
Qui nous fait palpiter,
Comme l'oiseau des bois devant l'aube vermeille,
Une tendre pensée au fond des cœurs s'éveille
Et se met à chanter!

Vous ne l'entendez pas, vous l'ignorez, madame,
Car la chaste pudeur enveloppe votre âme
De ses voiles jaloux;
Et l'ange que le ciel commit à votre garde
N'a janiais à rougir quand, rêveur, il regarde
Ce qui se passe en vous.

VICTOR HUGO.

L'ANGE ET L'ENFANT.

UN ange, au radieux visage,
Penché sur le bord d'un berceau,
Semblait contempler son image,
Comme dans l'onde d'un ruisseau.

"Charmant enfant qui me ressemble,
Disait-il, ah! viens avec moi;
Viens, nous serons heureux ensemble;
La terre est indigne de toi.

"Là jamais entière allégresse,
L'âme y souffre de ses plaisirs;
Les airs de joie ont leur tristesse
Et les voluptés leurs soupirs,

"La crainte est de toutes les fêtes,
Jamais un jour calme et serein
Du choc des vents et des tempêtes
N'a garanti le lendemain.

"Eh quoi! les chagrins, les alarmes,
Viendraient flétrir ton front si pur,
Et dans l'amertume des larmes
Se terniraient tes yeux d'azur.

"Non, non, dans les champs de l'espace
Avec moi tu vas t'envoler:
La providence te fait grâce
Des jours que tu devais couler.

"Que personne dans ta demeure
N'obscurcisse ses vêtements;
Qu'on accueille ta dernière heure
Ainsi que tes premiers moments.

"Que les fronts y soient sans nuage,
Que rien n'y révèle un tombeau:

Quand on est pur comme à ton âge,
Le dernier jour est le plus beau."

Et secouant ses blanches ailes,
L'Ange, à ces mots, a pris l'essor
Vers les demeures éternelles! . . .
Pauvre mère! ton fils est mort.

REBOUL.

L'AUMÔNE.

VOICI venir, mes sœurs, le dernier mois d'automne,
Un beau jour, maintenant, est rare et passager:
Le pauvre, demi-nu, des premiers froids s'étonne;
Travaillons pour le soulager.

Toi, reprends, Aglaé, l'aiguille intelligente
Qui nous rend nos bouquets de fleurs;
Toi, la navette diligente
Qui marie, en courant, leurs joyeuses couleurs.

Donnez-moi mes pinceaux; la nature éveillée
Se dégage de l'ombre, et rit de toutes parts;
Un rayon de soleil court sur l'herbe mouillée;
Et ces pâles bouleaux rassemblent les brouillards
Autour de leur cime effeuillée.

Poursuivons un projet par le cœur entrepris;
Appliquons-nous, mes sœurs, faisons de beaux ouvrages

Que les pauvres vendront aux riches de Paris,
Nous, à Dieu seulement demandons-en le prix,
Sans rechercher d'autres suffrages.

L'hiver sera, mes sœurs, plus rude qu'on ne croit;
Et déjà, dans la cour, d'un ton piteux et triste,
Un tout petit enfant demande qu'on l'assiste,
En soufflant dans ses mains toutes rouges de froid.

Dans notre livre de prières
(Je l'ai lu bien souvent, mes sœurs), il est écrit
Que tous les pauvres sont nos frères;
Oui, qu'ils sont, comme nous, enfants de Jésus-Christ.

La fortune, ici-bas, n'est pour nous qu'une épreuve,
Qui possède beaucoup, doit donner beaucoup d'or;
Et qui possède peu, devra donner encor;
C'est le cœur qui fait tout; le denier de la veuve
Sera compté comme un trésor.

Tel est des livres saints l'enseignement suprême
Qu'un ange suit le pauvre et veille sur ses pas;
Qu'un refus est, là-haut, puni comme un blasphème;
Qu'un cri de faim maudit tous ceux qu'il n'émeut pas,
Et qu'en donnant au pauvre, on prête à Dieu lui-même.

Donnons, mais sans éclat et même avec mystère;
Là haut veille, mes sœurs, un témoin précieux;
Donnons: ce qu'on répand d'aumônes sur la terre,
S'amasse en trésor dans les cieux.

GUIRAUD.

PICCIOLA.

OH! si tu n'étais là, petite fleur chérie,
Dans cette sombre cour si je ne te voyais;
Je serais dégoûté de ma pénible vie . . .
De douleur . . . de chagrin . . . helas! j'expirerais!

Mais te voir tous les jours . . . mais arrêter ma vue
Sur ta tige si frêle et ton feuillage frais,
C'est là le seul bonheur de mon âme abattue!
Avec toi, dans ces lieux, je vivrai désormais.

Picciola, ma fleur, je t'aime
Cent fois plus que ma liberté! . . .
Cette prison m'est chère même,
Car tu grandis à son côté.

Je t'aime comme un tendre frère
Aime sa douce et bonne sœur . . .
Cette prison me devient chère,
Loin de toi languirait mon cœur!

Je t'aime plus que ma patrie
Tu n'es pas injuste envers moi!
Ma vie est unie à ta vie,
Je ne veux, je ne vois que toi!

Oh! que me fait l'indépendance!
J'aime mieux ma triste prison,
Car je te vois et ma souffrance
S'efface quand je dis ton nom!

Que me fait ce triste grillage
Et ce cachot parfois si noir!
Toi, seule, soutiens mon courage
Dans l'asile du désespoir.

Mon soleil c'est ton existence!
Ma liberté . . . c'est ta fraîcheur!
Mon plaisir c'est ta présence . . .
Et mes amours . . . c'est toi . . . ma fleur!

Une nuit pendant un orage,
Je tremblais de te voir mourir . . .
Et dans mon désespoir sauvage,
Avec toi je voulais finir!

Ma lèvre essaya la prière,
Ma lèvre implora le Seigneur,
Il eut pour moi le cœur d'un père,
Il te sauva . . . ma pauvre fleur!

Depuis, le matin je le prie,
Depuis . . . je crois, j'espère en lui,

Et chacun des jours de ma vie,
  Pour elle et moi . . . je lui demande appui.

Oh! dans ma prison, je demeure
  Te quitter briserait mon cœur!
Et puisqu'il faut qu'un jour je meure
  Que l'on m'enterre sous ma fleur! . . .

SAINTINE.

ADIEUX DE MARIE STUART.

ADIEU, charmant pays de France,
  Que je dois tant chérir!
Berceau de mon heureuse enfance,
  Adieu! te quitter c'est mourir.

Toi que j'adoptai pour patrie,
  Et d'où je crois me voir bannir,
Entends les adieux de Marie,
  France, et garde son souvenir.
Le vent souffle, on quitte la plage,
  Et, peu touché de mes sanglots,
Dieu, pour me rendre à ton rivage,
  Dieu n'a point soulevé les flots!
Adieu, charmant pays de France,
  Que je dois tant chérir!
Berceau de mon heureuse enfance,
  Adieu, te quitter c'est mourir.

Lorsqu'aux yeux du peuple que j'aime
  Je ceignis les lis éclatants,

Il applaudit au rang suprême
  Moins qu'aux charmes de mon printemps.
En vain la grandeur souveraine
  M'attend chez le sombre Ecossais;
Je n'ai désiré d'être reine
  Que pour régner sur des Français.

L'amour, la gloire, le génie,
  Ont trop énivré mes beaux jours;
Dans l'inculte Calédonie
  De mon sort va changer le cours.
Hélas! un présage terrible
  Doit livrer mon cœur à l'effroi:
J'ai cru voir, dans un songe horrible,
  Un échafaud dressé pour moi.
Adieu charmant pays de France,
  Que je dois tant chérir!
Berceau de mon heureuse enfance,
  Adieu! te quitter c'est mourir.

France, du milieu des alarmes,
  La noble fille des Stuarts,
Comme en ce jour qui voit ses larmes,
  Vers toi tournera ses regards.
Mais, Dieu! le vaisseau trop rapide
  Déjà vogue sous d'autres cieux:
Et la nuit, dans son voile humide,
  Dérobe tes bords à mes yeux.
Adieu, charmant pays de France,
  Que je dois tant chérir!
Berceau de mon heureuse enfance,
  Adieu! te quitter c'est mourir.

LA CHÂTELAINE DE LA VENDÉE.

CHÂTELAINE
Vendéenne,
Devant la croix d'or et d'ébène,
A genoux, pour son roi récite l'oraison;
Anges qui l'écoutez, protégez sa maison,
Et délivrez de toute peine
Châtelaine
Vendéenne.

Châtelaine
Vendéenne,
De ses troupeaux file la laine,
Elève ses enfants dans la crainte de Dieu,
Conte autour du foyer . . . Et l'on cite en tout lieu,
Pour grâce et vertu surhumaine,
Châtelaine
Vendéenne.

Châtelaine
Vendéenne,
Entre le lis et la verveine,
Et la vigne qui pend aux gothiques arceaux,
Reçoit avec amour chacun de ses vassaux;
Et tous servent comme leur reine
Châtelaine
Vendéenne.

Châtelaine
Vendéenne,
Quand l'aube naît sombre ou sereine,
Cherche les malheureux jusques au fond des bois.
Ils ignorent son nom et connaissent sa voix;
Partout un ange leur amène
Châtelaine
Vendéenne.

JULES DE RESSÉGUIER.

MON HABIT.

SOIS-MOI fidèle, ô pauvre habit que j'aime!
Ensemble nous devenons vieux.
Depuis dix ans je te brosse moi-même,
Et Socrate n'eût pas fait mieux.
Quand le sort à ta mince étoffe
Livrerait de nouveaux combats,
Imite-moi, résiste en philosophe:
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

Je me souviens, car j'ai bonne mémoire,
Du premier jour où je te mis.
C'était ma fête, et, pour comble de gloire,
Tu fus chanté par mes amis.
Ton indigence, qui m'honore,
Ne m'a pas banni de leurs bras.
Tous ils sont prêts à nous fêter encore:
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

A ton revers j'admire une reprise;
  C'est encore un doux souvenir.
Feignant un soir de fuir la tendre Lise,
  Je sens sa main me retenir.
On te déchire, et cet outrage
  Auprès d'elle enchaîne mes pas,
Lisette a mis deux jours à tant d'ouvrage:
  Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

T'ai-je imprégné des flots de musc et d'ambre
  Qu'un fat exhale en se mirant?
M'a-t-on jamais vu dans une antichambre
  T'exposer au mépris d'un grand?
Pour des rubans la France entière
  Fut en proie à de longs débats;
La fleur des champs brille à ta boutonnière:
  Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

Ne crains plus tant ces jours de courses vaines
  Où notre destin fut pareil;
Ces jours mêlés de plaisirs et de peines,
  Mêlés de pluie et de soleil.
Je dois bientôt, il me le semble,
  Mettre pour jamais habit bas.
Attends un peu; nous finirons ensemble:
  Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

P. J. DE BÉRANGER.

STANCES.

ET j'ai dit dans mon cœur: "Que faire de la vie
Irai-je encor, suivant ceux qui m'ont devancé,
Comme l'agneau qui passe où sa mère a passé,
Imiter des mortels l'immortelle folie?

"L'un cherche sur les mers les trésors de Memnon,
Et la vague engloutit ses vœux et son navire;
Dans le sein de la gloire, où son génie aspire,
L'autre meurt énivré par l'écho d'un vain nom.

"Avec nos passions formant sa vaste trame,
Celui-là fonde un trône et monte pour tomber;
Dans des pièges plus doux aimant à succomber,
Celui-ci lit son sort dans les yeux d'une femme.

"Le paresseux s'endort dans les bras de la faim;
Le laboureur conduit sa fertile charrue;
Le savant pense et lit; le guerrier frappe et tue;
Le mendiant s'assied sur le bord du chemin.

"Où vont-ils cependant? Ils vont où va la feuille
Que chasse devant lui le souffle des hivers.
Ainsi vont se flétrir dans leurs travaux divers
Ces générations que le temps sème et cueille.

"Ils luttaient contre lui, mais le temps a vaincu:
Comme un fleuve engloutit le sable de ses rives,

Je l'ai vu dévorer leurs ombres fugitives.
Ils sont nés, ils sont morts: Seigneur, ont-ils vécu?

" Pour moi, je chanterai le Maître que j'adore,
Dans le bruit des cités, dans la paix des déserts,
Couché sur le rivage, ou flottant sur les mers,
Au déclin du soleil, au réveil de l'aurore."

La terre m'a crié: "Qui donc est le Seigneur?"
Celui dont l'âme immense est partout répandue,
Celui dont un seul pas mesure l'étendue,
Celui dont le soleil emprunte sa splendeur.

Celui qui du néant a tiré la matière,
Celui qui sur le vide a fondé l'univers,
Celui qui sans rivage a renfermé les mers,
Celui qui d'un regard a lancé la lumière.

Celui qui ne connaît ni jour ni lendemain,
Celui qui de tout temps de soi-même s'enfante,
Qui vit dans l'avenir comme à l'heure présente,
Et rappelle les temps échappés de sa main:

C'est lui, c'est le Seigneur! Que ma langue redise
Les cent noms de sa gloire aux enfants des mortels:
Comme la lampe d'or pendue à ses autels,
Je chanterai pour lui jusqu'à ce qu'il me brise.

VICTOR HUGO.

À MADAME MARIE M.

OH! votre œil est timide et votre front est
doux;
Mais quoique par pudeur et par pitié pour nous,
Vous teniez secrète votre âme,
Quand du souffle d'en haut votre cœur est touché,
Votre cœur, comme un feu sous la cendre caché,
Soudain étincelle et s'enflamme.

Elevez-la souvent, cette voix qui se tait,
Quand vous vîntes au jour un rossignol chantait;
Un astre charmant vous vît naître,
Enfant, pour vous marquer du poétique sceau,
Vous eûtes au chevet de votre heureux berceau
Un Dieu, votre père peut-être!

Deux vierges, Poésie et Musique, deux sœurs,
Vous font une pensée infinie en douceurs;
Votre génie a deux aurores,
Et votre esprit tantôt s'épanche en vers touchants,
Tantôt sur le clavier, qui frémit sous vos chants,
S'éparpille en notes sonores.

Oh! vous faites rêver le poète, le soir!
Souvent il songe à vous lorsque le ciel est noir,
Quand minuit déroule ses voiles;
Car l'âme du poète, âme d'ombre et d'amour,
Est une fleur des nuits qui s'ouvre après le jour
Et s'épanouit aux étoiles!

VICTOR HUGO.

LA MAIN DROITE ET LA MAIN GAUCHE.

TANDIS que sa main droite achevait un tableau,
Certain professeur en peinture
Gourmandait sa main gauche, et disait: "La nature
T'a fait là, pauvre peintre! un assez sot cadeau.
Jamais une esquisse, une ébauche,
Un simple trait peut-il partir de ma main gauche?
Sait-elle tenir un pinceau?"
Non, pas même un crayon! Cependant, maladroite,
N'as-tu pas cinq doigts bien comptés?
Pour faire en tout mes volontés,
Qu'as-tu de moins que ma main droite?
—Beaucoup, monsieur, répond pour le membre accusé
L'un des cinq doigts; le petit doigt sans doute;
Doigt très instruit, doigt très rusé,
Doigt qui sait ce qu'il dit comme tel qui l'écoute.
La main gauche à la droite est semblable en tous points,
Dans l'état de nature ou l'état d'ignorance.
Car c'est tout un; mais quelle différence
Entre ces sœurs bientôt s'établit, par vos soins
Vers la droite en tout temps portés de préférence!
La main droite est toujours en opération,
La main gauche en repos, voilà toute l'affaire:
On ne peut devenir habile à ne rien faire.

Au seul défaut d'instruction
Attribuez, monsieur, l'impuissance où nous sommes;
Croyez-vous l'éducation
Moins nécessaire aux mains qu'aux hommes?

A. V. ARNAULT.

BRILLER ET PLAIRE.

CLAIRE, brune aux yeux bleus, pour se montrer aimable,
Et prouver qu'elle était vraiment très-agréable,
Allait aux amis, aux voisins,
A ses oncles, à ses cousins,
Débiter force flatteries
Avec force minauderies.
Mais, en dépit du compliment,
Elle déplut infiniment.
On la trouva prétentieuse,
Eprise d'elle, un peu poseuse,
Et l'on critiqua son esprit
Et sa tournure et son habit.

Ce n'est pas en brillant que l'on parvient à plaire,
Ce talent et ce don exigent, au contraire,
L'entier renoncement de notre vanité
Et l'attrait séduisant de la simplicité.

AUGUSTE COUPEY.

LA JEUNE CAPTIVE.

L'ÉPI naissant mûrit, de la faux respecté;
Sans crainte du pressoir, le pampre, tout l'été
Boit les doux présents de l'Aurore;
Et moi, comme lui belle, et jeune comme lui,
Quoique l'heure présente ait de trouble, d'ennui,
Je ne veux point mourir encore.

Qu'un Stoïque aux yeux secs vole embrasser la Mort.
Moi je pleure et j'espère. Au noir souffle du nord;
Je plie et relève ma tête.
S'il est des jours amers, il en est de si doux!
Helas! quel miel jamais n'a laissé de dégoûts?
Quelle mer n'a point de tempête?

L'illusion féconde habite dans mon sein.
D'une prison sur moi les murs pèsent en vain;
J'ai les ailes de l'Espérance:
Echappée aux réseaux de l'oiseleur cruel,
Plus vive, plus heureuse, aux campagnes du ciel
Philomèle chante et s'élance.

Est-ce à moi de mourir? Tranquille je m'endors,
Et tranquille je veille; et ma veille aux remords
Ni mon sommeil ne sont en proie,
Ma bienvenue au jour me rit dans tous les yeux;

Sur des fronts abattus mon aspect dans ces lieux
    Ranime presque de la joie.

Mon beau voyage encore est si loin de sa fin!
Je pars, et des ormeaux qui bordent le chemin
    J'ai passé les premiers à peine,
Au banquet de la vie, à peine commencé,
Un instant seulement mes lèvres ont pressé
    La coupe en mes mains encor pleine.

Je ne suis qu'au printemps; je veux voir la mois-
      son;
Et, comme le soleil, de saison en saison
    Je veux achever mon année.
Brillante sur ma tige et l'honneur du jardin,
Je n'ai vu luire encor que les feux du matin;
    Je veux achever ma journée.

O Mort! tu peux attendre; éloigne, éloigne-toi;
Va consoler les cœurs que la honte, l'effroi,
    Le pâle désespoir dévore:
Pour moi Palès encore a des asiles verts,
Les Muses, des concerts:
    Je ne veux pas mourir encore.

—Ainsi, triste et captif, ma lyre toutefois
S'éveillait, écoutant ces plaintes, cette voix,
    Ces vœux d'une jeune captive;
Et secouant le joug de mes jours languissants,
Aux douces lois des vers je pliais les accents
    De sa bouche aimable et naïve.

Ces chants, de ma prison témoins harmonieux,
Feront à quelque amant des loisirs studieux
Chercher quelle fut cette belle:
La grâce décorait son front et ses discours:
Et, comme elle, craindront de voir finir leurs jours
Ceux qui les passeront près d'elle.

André Chénier.

LE PAPILLON.

NAÎTRE avec le printemps, mourir avec les roses;
Sur l'aile du zéphyr nager dans un ciel pur;
Balancé sur le sein des fleurs à peine écloses,
S'énivrer de parfums, de lumière et d'azur;
Secouant, jeune encor, la poudre de ses ailes,
S'envoler comme un souffle aux voûtes éternelles:
Voilà du papillon le destin enchanté.
Il ressemble au désir, qui jamais ne se pose,
Et, sans se satisfaire, effleurant toute chose,
Retourne enfin au ciel chercher la volupté.

Alphonse de Lamartine.

AUX FEUILLANTINES.

MES deux frères et moi, nous étions tout enfants.
Notre mère disait: "Jouez, mais je défends
Qu'on marche dans les fleurs et qu'on monte aux échelles."

Abel était l'aîné, j'étais le plus petit.
Nous mangions notre pain de si bon appétit,
Que les femmes riaient quand nous passions près
d'elles.

Nous montions pour jouer au grenier du cou-
vent,
Et là, tout en jouant, nous regardions souvent,
Sur le haut d'une armoire, un livre inaccessible.

Nous grimpâmes un jour jusqu'à ce livre noir;
Je ne sais pas comment nous fîmes pour l'avoir,
Mais je me souviens bien que c'était une Bible.

Ce vieux livre sentait une odeur d'encensoir,
Nous allâmes ravis dans un coin nous asseoir,
Des estampes partout! quel bonheur! quel délire!

Nou l'ouvrîmes alors tout grand sur nos genoux,
Et, dès le premier mot, il nous parut si doux,
Qu'oubliant de jouer, nous nous mîmes à lire.

Nous lûmes tous les trois ainsi tout le matin,
Joseph, Ruth, et Booz, le bon Samaritain,
Et, toujours plus charmés, le soir nous le re-
lûmes.

Tels des enfants, s'ils ont pris un oiseau des cieux,
S'appellent en riant et s'étonnent, joyeux,
De sentir dans leur main la douceur de ses
plumes.

VICTOR HUGO.

À QUOI SONGEAIENT LES DEUX CAVALIERS DANS LA FORÊT.

LA nuit était fort noire et la forêt très sombre,
Hermann à mes côtés me paraissait une ombre.
Nos chevaux galopaient. À la garde de Dieu!
Les nuages du ciel ressemblaient à des marbres,
Les étoiles volaient dans les branches des arbres
Comme un essaim d'oiseaux de feu.

Je suis plein de regrets. Brisé par la souffrance
L'esprit profond d'Hermann est vide d'espérance.
Je suis plein de regrets. O mes amours, dormez!
Or, tout en traversant ces solitudes vertes,
Hermann me dit: "Je songe aux tombes entr'ouvertes;"
Et je lui dis: "Je pense aux tombeaux renfermés."

Lui regarde en avant: je regarde en arrière
Nos chevaux galopaient à travers la clairière;
Le vent nous apportait de lointains angélus,
Il dit: "Je songe à ceux que l'existence afflige,
À ceux qui sont, à ceux qui vivent.—Moi, lui dis-je,
Je pense à ceux qui ne sont plus!"

Les fontaines chantaient. Que disaient les fontaines!
Les chênes murmuraient. Que murmuraient les chênes?
Les buissons chuchotaient comme d'anciens amis,
Hermann me dit: "Jamais les vivants ne sommeillent.
En ce moment, des yeux pleurent, d'autres yeux veillent."
Et je lui dis: " Hélas! d'autres sont endormis!"

Hermann reprit alors: "Le malheur c'est la vie,
Les morts ne souffrent plus. Ils sont heureux! j'envie
Leur fosse, où l'herbe pousse, où s'effeuillent les bois,
Car la nuit les caresse avec ses douces flammes;
Car le ciel rayonnant calme toutes les âmes
Dans tous les tombeaux à la fois!"

Et je lui dis: "Tais-toi! respect au noir mystère!
Les morts gisent couchés sous nos pieds dans la terre.
Les morts, ce sont les cœurs qui t'aimaient autrefois!
C'est ton ange expiré! c'est ton père et ta mère!
Ne les attristons pas par l'ironie amère.
Comme à travers un rêve, ils entendent nos voix."

****

ODELETTE.

AU printemps l'oiseau naît et chante,
N'avez-vous pas ouï sa voix?
Elle est pure, simple et touchante
La voix de l'oiseau dans les bois,

L'été l'oiseau cherche l'oiselle,
Il aime et n'aime qu'une fois.
Qu'il est doux, paisible et fidèle
Le nid de l'oiseau dans les bois.

Puis, quand vient l'automne brumeuse
Il se tait . . . avant les temps froids,
Helas! qu'elle doit être heureuse
La mort de l'oiseau dans les bois.

GÉRARD.

LA PAUVRE FEMME.

IL neige, il neige, et là, devant l'église,
Une vieille prie à genoux.
Sous ses haillons où s'engouffre la bise,
C'est du pain qu'elle attend de nous.
Seule, à tâtons, au parvis Notre-Dame,
Elle vient hiver comme été.
Elle est aveugle, hélas! la pauvre femme.
Ah! faisons-lui la charité.

Savez-vous bien ce que fut cette vieille
Au teint hâve, aux traits amaigris?

D'un grand spectacle, autrefois la merveille,
  Ses chants ravissaient tout Paris.
Les jeunes gens, dans le rire ou les larmes,
  S'exaltaient devant sa beauté.
Tous, ils ont dû des rêves à ses charmes.
  Ah! faisons-lui la charité.

Combien de fois, s'éloignant du théâtre,
  Au pas pressé de ses chevaux,
Elle entendit une foule folâtre
  La poursuivre de longs bravos!
Pour l'enlever au char qui la transporte,
  Pour la rendre à la volupté,
Que de rivaux l'attendent à sa porte!
  Ah! faisons-lui la charité.

Quand tous les arts lui tressaient des couronnes,
  Qu'elle avait un pompeux séjour!
Que de cristaux, de bronzes, de colonnes,
  Tributs de l'amour à l'amour.
Dans ses banquets, que de muses fidèles
  Au vin de sa prospérité!
Tous les palais ont leurs nids d'hirondelles.
  Ah! faisons-lui la charité.

Revers affreux! un jour la maladie
  Eteint ses yeux, brise sa voix;
Et bientôt seule et pauvre elle mendie
  Où, depuis vingt ans, je la vois.
Aucune main n'eut mieux l'art de répandre
  Plus d'or, avec plus de bonté,

Que cette main qu'elle hésite à nous tendre.
Ah! faisons-lui la charité.

Le froid redouble, ô douleur! ô misère!
Tous ses membres sont engourdis,
Ses doigts ont peine à tenir le rosaire
Qui l'eût fait sourire jadis.
Sous tant de maux, si son cœur tendre encore
Peut se nourrir de piété;
Pour qu'il ait foi dans le ciel qu'elle implore,
Ah! faisons-lui la charité.

J. P. DE B.

A MA PETITE MAISON.

ADIEU, ma petite maison,
Près des rochers qui m'ont vu naître,
Où j'aimais tant à voir paraître
Le soleil d'or à ma fenêtre
La neige blanche à l'horizon.

Adieu, ma petite maison,
Où de mes vitres de Bohême
L'éclat luit comme un diadème,
Où tout est prestige, où l'on aime,
À la folie . . . . avec raison.

Adieu, ma petite maison,
Qui par ma tribu fut choisie,
Où chacun, à sa fantaisie,
De l'amoureuse poésie
Goûta le baume ou le poison.

Adieu, ma petite maison,
Etroite, longue et toute blanche,
Où la vigne enlace sa branche,
Où l'on dort bien mieux sur la planche
Qu'ailleurs sur la molle toison.

Adieu, ma petite maison,
Où les fleurs qui ploient leurs corolles,
Les guitares, les barcarolles,
Les sentiments et les paroles
Ont le même diapason.

Adieu, ma petite maison,
Où l'amour plus fort dans sa sève,
Pense à ceux que l'absence enlève,
Les entend ou les voit en rêves,
Jour et nuit, en toute saison.

Adieu, ma petite maison,
Vers toi la foule qui se porte,
Bénit l'aumône qu'elle emporte;
Et la croix qui brille à la porte
Est ton seul signe de blason.

JULES DE RESSÉGUIER.

PRIÈRE DE L'INDIGENT.

O TOI dont l'oreilles s'incline
Au nid du pauvre passereau
Au brin d'herbe de la colline
Qui soupire après un peu d'eau.

Providence qui les console,
Toi qui sais de quelle humble main
S'échappe la secrète obole
Dont le pauvre achète son pain;

Toi qui tiens dans ta main diverse
L'abondance et la nudité,
Afin que de leur doux commerce
Naissent justice et charité;

Charge-toi seule, ô Providence,
De connaître nos bienfaiteurs,
Et de puiser leur récompense
Dans les trésors de tes faveurs.

Notre cœur, qui pour eux t'implore,
A l'ignorance est condamné ;
Car toujours leur main gauche ignore
Ce que leur main droite a donné.

A. de Lamartine.

LE VIEILLARD ET LES TROIS JEUNES HOMMES.

Un octogénaire plantait.
"Passe encor de bâtir; mais planter à cet âge!"
Disaient trois jouvenceaux, enfans du voisinage:
Assurément il radotait.
"Car, au nom des dieux, je vous prie,
Quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir?
Autant qu'un patriarche il vous faudrait vieillir.
A quoi bon charger votre vie

Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour vous?
Ne songez désormais qu'à vos erreurs passées,
Quittez le long espoir et les vastes pensées,
Tout cela ne convient qu'à nous.
—Il ne convient pas à vous-mêmes,
Repartit le vieillard. Tout établissement
Vient tard, et dure peu. La main des Parques blèmes
De vos jours et des miens se joue également.
Nos termes sont pareils par leur courte durée.
Qui de nous des clartés de la voûte azurée
Doit jouir le dernier? Est-il aucun moment
Qui vous puisse assurer d'un second seulement?
Mes arrières-neveux me devront cet ombrage:
Eh bien! défendez-vous au sage
De se donner des soins pour le plaisir d'autrui?
Cela même est un fruit que je goûte aujourd-hui;
J'en puis jouir demain, et quelques jours encore:
Je puis enfin compter l'aurore,
Plus d'une fois sur vos tombeaux."
Le vieillard eut raison: l'un des trois jouvenceaux
Se noya dès le port, allant à l'Amérique;
L'autre, afin de monter aux grandes dignités
Dans les emplois de Mars servant la république,
Par un coup imprévu vit ses jours emportés;
Le troisième tomba d'un arbre
Que lui-même il voulut enter:
Et pleurés du vieillard, il grava sur leur marbre
Ce que je viens de raconter.

LAFONTAINE.

LE VIEUX SERGENT.

PRÈS du rouet de sa fille chérie
Le vieux sergent se distrait de ses maux,
Et, d'une main que la balle a meurtrie,
Berce en riant deux petits-fils jumeaux.
Assis tranquil au seuil du toit champêtre,
Son seul refuge après tant de combats,
Il dit parfois: " Ce n'est pas tout de naître;
Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas!"

Mais qu'entend-il? le tambour qui résonne:
Il voit au loin passer un bataillon.
Le sang remonte à son front qui grisonne;
Le vieux coursier a senti l'aiguillon.
Helas! soudain, tristement il s'écrie:
" C'est un drapeau que je ne connais pas.
Ah! si jamais vous vengez la patrie,
Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas!

" Qui nous rendra, dit cet homme héroïque,
Aux bords du Rhin, à Jemmaque, à Fleurus,
Ces paysans, fils de la République,
Sur la frontière à sa voix accourus?
Pieds nus sans pain, sourds aux lâches alarmes,
Tous à la gloire allaient du même pas.
Le Rhin lui seul peut retremper nos armes.
Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas!

" De quel éclat brillaient dans la bataille
Ces habits bleus par la Victoire usés!

La Liberté mêlait à la mitraille
Des fers rompus et des sceptres brisés.
Les nations, reines par nos conquêtes,
Ceignaient de fleurs le front de nos soldats.
Heureux celui qui mourut dans ces fêtes!
Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas!

" Tant de vertu trop tôt fut obscurcie,
Pour s'anoblir nos chefs sortent des rangs;
Par la cartouche encor toute noircie
Leur bouche est prête à flatter les tyrans.
La Liberté déserte avec ses armes;
D'un trône à l'autre ils vont offrir leurs bras:
A notre gloire on mesure nos larmes.
Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas!"

Sa fille alors, interrompant sa plainte,
Tout en filant lui chante à demi-voix
Ces airs proscrits qui, les frappant de crainte,
Ont en sursaut reveillé tous les rois.
" Peuple, à ton tour que ces chants te réveillent:
Il en est temps!" dit-il aussi tout bas.
Puis il répète à ses fils qui sommeillent:
" Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas!"

BÉRANGER.

LA FILLE DU CIMETIÈRE.

QUELLE est cette fille qui passe
D'un pied léger, d'un air riant?
Dans son sourire que de grâce,
De bonté dans son œil brillant?

Elle est modeste et désespère
  Ses compagnes par sa fraîcheur;
Sa beauté fait l'orgueil d'un père . . .
  C'est la fille du fossoyeur.

Claire habite le cimetière.
  Ce qu'au soleil on voit briller,
C'est sa fenêtre, et sa volière,
  Qu'on entend d'ici gazouiller.
Là-bas voltigent sur les tombes
  Un couple éclatant de blancheur,
A qui ces deux blanches colombes ?
  A la fille du fossoyeur.

On l'entend rire dès l'aurore
  Sous les lilas de ce bosquet
Où les fleurs humides encore,
  A sa main s'offrent en bouquet.
Là, que les plantes croissent belles!
  Que les myrthes ont de vigueur!
Là toujours des roses nouvelles
  Pour la fille du fossoyeur.

Sous son toit, demain grande fête,
  Son père va la marier,
Elle épouse, et la noce est prête,
  Un jeune et beau ménétrier,
Demain, sous la gaze et la soie;
  Comme en dansant battra son cœur!
Dieu donne, enfants, travail et joie
  A la fille du fossoyeur.

BÉRANGER.

PRIEZ POUR MOI.

DANS la solitaire bourgade,
  Rêvant à ses maux tristement,
Languissait un pauvre malade
  D'un long mal qui va consumant.
Il disait: "Gens de la chaumière,
  Voici l'heure de la prière
Et les tintements du beffroi:
  Vous qui priez, priez pour moi."

Mais quand vous verrez la cascade
  Se couvrir de sombres rameaux,
Vous direz: Le jeune malade
  Est delivré de tous ses maux!—
Lors revenez sur cette rive
  Chanter la complainte naïve;
Et quand tintera le beffroi,
  Vous qui priez, priez pour moi

Quant à la haine, à l'imposture,
  J'oppose mes mœurs et le temps,
D'une vie honorable et pure
  Le terme approche, je l'attends.
Il fut court, mon pélérinage!
  Je meurs au printemps de mon âge,
Mais du sort je subis la loi;
  Vous qui priez, priez pour moi.

Ma compagne, ma seule amie,
  Digne objet d'un constant amour!

Je t'avais consacré ma vie,
  Helas! et je ne vis qu'un jour. . . .
Plaignez-la gens de la chaumière,
  Lorsqu'à l'heure de la prière,
Elle viendra sous le beffroi
  Vous dire aussi: Priez pour moi.

MILLEVOYE.

BONAPARTE.

BONAPARTE! ce nom, quand la main le crayonne,
Sur le grossier velin comme un astre rayonne.
  Jamais nom de mortel n'eut des destins si beaux.
Si la France perdait l'éclat qui la décore,
Ce nom étincelant l'embraserait encore,
  Comme un soleil sur des tombeaux.

Ce nom! le grenadier dans les sables humides
L'incrustait en veillant auprès des pyramides.
  L'Anglais le dessina sur le roc de l'exil;
Et lorsque le burin manquait aux sentinelles,
Elles le ciselaient en lettres éternelles
  Avec la pointe du fusil.

Le sauvage, le dit d'une voix ingénue,
Sur l'ile où toute langue est encore inconnue,
  Où l'océan du sud murmure de doux sons;
Les peuples endormis sous les ombres du pôle
Ont buriné ce nom sur l'immense coupole,
  Arrondie avec des glaçons.

Allez à Tombouction, la ville fabuleuse
Où le Niger étend son onde nébuleuse,
Prononcez de grands noms, des noms grecs et romains,
Aucun ne touchera le stupide sauvage;
Demandez Bonaparte à l'écho du rivage;
Le rivage battra des mains.

Partout il est connu: cherchez bien sur la carte
Un seul peuple oublieux du nom de Bonaparte;
Notre globe le sait de l'un à l'autre bout.
Les peuples périront ainsi que leurs histoires;
Les temples, les cités, le bronze des victoires;
Ce nom seul restera debout.

MÉRY.

LE BUT DU VOYAGE.

JEUNE ou vieux, imprudent ou sage,
Toi qui, de cieux en cieux errant comme un nuage,
Suis l'appel d'un plaisir ou l'instinct d'un besoin,
Voyageur, où vas-tu si loin?
N'est-ce donc pas ici le but de ton voyage?

Passant, comme toi j'ai passé.
Le fleuve est revenu se perdre dans sa source,
Fais silence: assieds-toi sur ce marbre brisé.
Pose un instant le poids qui fatigue ta course:
J'eus de même un fardeau qu'ici j'ai déposé.

Si tu veux du repos, si tu cherches de l'ombre,
  Ta couche est prête: accours! loin du bruit on y dort,
Si ton fragile esquif lutte sur la mer sombre,
  Viens, c'est ici l'écueil, et c'est ici le port.

Ne sens-tu rien ici dont trésaille ton âme?
  Rien qui borne tes pas d'un cercle impérieux?
Sur l'asile qui te réclame,
  Ne lis-tu pas ton nom en mots mystérieux?

Ephémère histrion qui sait son rôle à peine,
  Chaque homme, ivre d'audace ou palpitant d'effroi,
  Sous le sayon du pâtre ou la robe du roi,
Vient passer à son tour son heure sur la scène.

Ne foule pas les morts d'un œil indifférent;
  Comme moi, dans leur ville, il te faudra descendre;
L'homme de jour en jour s'en va pâle et mourant,
  Et tu ne sais quel vent doit emporter ta cendre.

Mais devant moi ton cœur à peine est agité!
Quoi donc! pas un soupir! pas même une prière.
Tout ton néant te parle, et n'est point écouté!

Tu passes.—En effet, qu'importe cette pierre?
  Que peut cacher la tombe à ton œil attristé?
Quelques os desséchés, un reste de poussière.
  Rien, peut-être,—ah! l'éternité!

VICTOR HUGO.

LE CINQ MAI.

1820.

DES Espagnols m'ont pris sur leur navire.
  Aux bords lointains où tristement j'errais.
Humble débris d'un héroïque empire,
  J'avais dans l'Inde exilé mes regrets.
Mais loin du Cap, après cinq ans d'absence,
  Sous le soleil je vogue plus joyeux.
Pauvre soldat, je reverrai la France:
  La main d'un fils me fermera les yeux.

Dieu! le pilote a crié: Saint-Hélène!
  Et voilà donc où languit le heros!
Bons Espagnols, là s'éteint votre haine;
  Nous maudissons ses fers et ses bourreaux.
Je ne puis rien, rien pour sa délivrance:
  Le temps n'est plus des trépas glorieux!
Pauvre soldat, je reverrai la France:
  La main d'un fils me fermera les yeux.

Peut-être il dort ce boulet invincible
  Qui fracassa vingt trônes à la fois.
Ne peut-il pas, se relevant terrible,
  Aller mourir sur la tête des rois?
Ah! ce rocher repousse l'espérance:
  L'aigle n'est plus dans le secret des dieux.
Pauvre soldat, je reverrai la France:
  La main d'un fils me fermera les yeux.

Il fatiguait la Victoire à le suivre:
  Elle était lasse; il ne l'attendit pas.

Trahi deux fois, ce grand homme a su vivre.
  Mais quels serpents enveloppent ses pas!
De tout laurier un poison est l'essence;
  La mort couronne un front victorieux.
Pauvre soldat, je reverrai la France:
  La main d'un fils me fermera les yeux.

Dès qu'on signale une nef vagabonde,
  "Serait-ce lui? disent les potentats:
Vient il encor redemander le monde?
  Armons soudain deux millions de soldats."
Et lui, peut-être accablé de souffrance,
  A la patrie adresse ses adieux.
Pauvre soldat, je reverrai la France:
  La main d'un fils me fermera les yeux.

Grand de génie et grand de caractère,
  Pourquoi du sceptre arma-t-il son orgueil?
Bien au-dessus des trônes de la terre
  Il apparaît brillant sur cet écueil.
Sa gloire est là comme le phare immense
  D'un nouveau monde et d'un monde trop vieux.
Pauvre soldat, je reverrai la France:
  La main d'un fils me fermera les yeux.

Bons Espagnols, que voit-on au rivage?
  Un drapeau noir! Ah, grand Dieu, je frémis!
Quoi! lui mourir! ô gloire! quel veuvage!
  Autour de moi pleurent ses ennemis.
Loin de ce roc nous fuyons en silence;
  L'astre du jour abandonne les cieux.
Pauvre soldat, je reverrai la France:
  La main d'un fils me fermera les yeux.

BÉRANGER.

WHERE SHOULD I STEER?

BYRON.

QUAND le livre où s'endort chaque soir ma pensée,
Quand l'air de la maison, les soucis du foyer,
Quand le bourdonnement de la ville insensée
Où toujours on entend quelque chose crier,
Quand tous ces mille soins de misère ou de fête
Qui remplissent nos jours, cercle aride et borné,
Ont tenu trop long-temps, comme un joug sur ma tête,
Le regard de mon âme à la terre tourné;

Elle s'échappe enfin, va, marche, et dans la plaine
Prend le même sentier qu'elle prendra demain,
Qui l'égare au hasard et toujours le ramène,
Comme un coursier prudent qui connaît le chemin.
Elle court aux forêts, où dans l'ombre indécise
Flottent tant de rayons, de murmures, de voix,
Trouve la rêverie au premier arbre assise,
Et toutes deux s'en vont ensemble dans les bois!

VICTOR HUGO.

LA BRANCHE D'AMANDIER.

DE l'amandier tige fleurie,
Symbole, hélas! de la beauté,
Comme toi, la fleur de la vie
Fleurit et tombe avant l'été.

Qu'on la néglige ou qu'on la cueille,
  De nos fronts, des mains de l'Amour,
Elle s'échappe feuille à feuille,
  Comme nos plaisirs jour à jour.

Savourons ces courtes délices;
  Disputons-les même au zéphyr
Epuisons les riants calices
  De ces parfums qui vont mourir.

Souvent la beauté fugitive
  Ressemble à la fleur du matin,
Qui du front glacé du convive
  Tombe avant l'heure du festin.

Un jour tombe, un autre se lève;
  Le printemps va s'évanouir;
Chaque fleur que le vent enlève
  Nous dit: "Hatez-vous d'en jouir!"

Et puisqu'il faut qu'elles périssent,
  Qu'elles périssent sans retour,
Que les roses ne se flétrissent
  Que sous les lèvres de l'Amour!

A. DE LAMARTINE.

ECRIT SUR UN EXEMPLAIRE DE LA DIVINA COMMEDIA.

UN soir, dans le chemin je vis passer un homme
  Vêtu d'un grand manteau comme un consul de Rome,
Et qui me semblait noir sur la clarté des cieux.

Ce passant s'arrêta, fixant sur moi ses yeux
Brillants, et si profonds, qu'ils en étaient sauvages,
Et me dit: "J'ai d'abord été, dans les vieux âges,
Une haute montagne emplissant l'horizon;
Puis, âme encore aveugle et brisant ma prison,
Je montai d'un degré dans l'échelle des êtres,
Je fus un chêne, et j'eus des autels et des prêtres,
Et je jetai des bruits étranges dans les airs;
Puis je fus un lion rêvant dans les déserts,
Parlant à la nuit sombre avec sa voix grondante;
Maintenant, je suis un homme, et je m'appelle Dante."

VICTOR HUGO.

ÉPITAPHE.

L'INFORTUNÉ qui dort sous cet humble tombeau
N'a pas vu des faux biens sa carrière embellie:
Mais la noble science et la mélancolie
L'accueillirent ensemble au sortir du berceau.

Son cœur du malheureux partageait les alarmes;
Jamais de ses refus le pauvre n'a gémi;
Tout ce qu'il possédait, il le donna: des larmes.
Tout ce qu'il désirait, il l'obtint; un ami.

Laisse en paix ses vertus dans leur dernier refuge;

Passant! vois ses erreurs sans haine, sans courroux.
Plein d'un timide espoir, loin d'un monde jaloux,
Il attend son arrêt, et Dieu seul est son juge.

SOULIÉ.

FABLE.

UN jour le rat des champs, ami du rat de ville,
Invita son ami dans son rustique asile.
Il était économe et soigneux de son bien;
Mais l'hospitalité, leur antique lien,
Fit les frais de ce jour comme d'un jour de fête.
Tout fut prêt: lard, raisin, et fromage, et noisette.
Il cherchait par le luxe et la variété
A vaincre les dégoûts d'un hôte rebuté,
Qui, parcourant de l'œil sa table officieuse,
Jetait sur tout à peine une dent dédaigneuse.
Et lui, d'orge et de blé faisant tout son repas,
Laissait au citadin les mets plus délicats.

"Amis, dit celui-ci, veux-tu dans la misère
Vivre au dos escarpé de ce mont solitaire,
Ou préférer le monde à tes tristes forêts?
Viens; crois-moi, suis mes pas; la ville est ici près:
Festins, fêtes, plaisirs y sont en abondance,
L'heure s'écoule, ami; tout fuit, la mort s'avance;
Les grands ni les petits n'échappent à ses lois;
Jouis, et te souviens qu'on ne vit qu'une fois."

Le villageois écoute, accepte la partie:
On se lève, et d'aller. Tous deux de compagnie,
Nocturnes voyageurs, dans des sentiers obscurs
Se glissent vers la ville et rampent sous les murs.
La nuit quittait les cieux quand notre couple avide
Arrive en un palais opulent et splendide,
Et voit fumer encor dans des plats de vermeil
Des restes d'un souper le brillant appareil.
L'un s'écrie, et, riant de sa frayeur naïve,
L'autre sur le duvet fait placer son convive,
S'empresse de servir, ordonner, disposer,
Va, vient, fait les honneurs, le priant d'excuser.

Le campagnard bénit sa nouvelle fortune;
Sa vie en ses déserts était âpre, importune:
La tristesse, l'ennui, le travail et la faim.
Ici l'on y peut vivre; et de rire. Et soudain
Des valets à grand bruit interrompent la fête,
On court, on vole, on fuit; nul coin, nulle retraite,
Les dogues réveillés les glacent par leurs voix;
Toute la maison tremble au bruit de leurs abois.
Alors le campagnard, honteux de son délire:
"Soyez heureux, dit-il; adieu, je me retire,
Et je vais dans mon trou rejoindre en sûreté
Le sommeil, un peu d'orge et la tranquillité."

AU FILS D'UN POËTE.

ENFANT, laisse aux mers inquiètes
  Le naufragé, tribun ou roi;
Laisse s'en aller les poëtes?
  La poésie est près de toi.

Elle t'échauffe, elle t'inspire,
  O cher enfant, doux alcyon,
Car ta mère en est le sourire,
  Et ton père en est le rayon.

Les yeux en pleurs tu me demandes
  Où je vais et pourquoi je pars.
Je n'en sais rien; les mers sont grandes,
  L'exile s'ouvre de toutes parts.

Ce que Dieu nous donne, il nous l'ôte.
  Adieu, patrie! adieu, Sion!
Le proscrit n'est pas même un hôte,
  Enfant, c'est une vision.

Il entre, il s'assied, puis se lève,
  Reprend son bâton et s'en va.
Sa vie erre de grève en grève
  Sous le souffle de Jéhova.

Il fuit sur les vagues profondes,
  Sans repos, toujours en avant.
Qu'importe ce qu'en font les ondes!
  Qu'importe ce qu'en fait le vent,

Garde, enfant, dans ta jeune tête
  Le souvenir mystérieux:
Tu l'as vu dans une tempête
  Passer comme l'éclair des cieux.

Son âme aux chocs habituée
  Traversait l'orage et le bruit.
D'où sortait-il? De la nuée.
  Où s'enfonçait-il? Dans la nuit.

VICTOR HUGO.

VI.

QUAND nous habitions tous ensemble
  Sur nos collines d'autrefois.
Où l'eau court, où le buisson tremble
  Dans la maison qui touche au bois.

Elle avait dix ans, et moi trente,
  J'étais pour elle l'univers.
Oh! comme l'herbe est odorante,
  Sous les arbres profonds et verts!

Elle faisait mon sort prospère,
  Mon travail léger, mon ciel bleu,
Lorsqu'elle me disait: " Mon père,"
  Tout mon cœur s'écriait: "Mon Dieu!"

A travers mes songes sans nombre,
  J'écoutais son parler joyeux,
Et mon front s'éclairait dans l'ombre
  A la lumière de ses yeux.

Elle avait l'air d'une princesse
  Quand je la tenais par la main ;
Elle cherchait des fleurs sans cesse
  Et des pauvres dans le chemin.

Elle donnait comme on dérobe,
  En se cachant aux yeux de tous.
Oh! la belle petite robe
  Qu'elle avait, vous rappelez-vous?

Le soir, auprès de ma bougie,
  Elle jasait à petit bruit,
Tandis qu'à la vitre rougie
  Heurtaient les papillons de nuit.

Les anges se miraient en elle.
  Que son bonheur était charmant!
Le ciel mettait dans sa prunelle
  Ce regard qui jamais ne ment.

Oh! je l'avais, si jeune encore,
  Vue apparaître en mon destin!
C'était l'enfant de mon aurore,
  Et mon étoile du matin.

Quand la lune claire et sereine
  Brillait aux cieux, dans ces beaux mois,
Comme nous allions dans la plaine!
  Comme nous courions dans les bois!

Puis, vers la lumière isolée
  Etoilant le logis obscur,
Nous revenions par la vallée
  En tournant le coin du vieux mur;

Nous revenions, cœurs pleins de flamme,
En parlant des splendeurs du ciel.
Je composais cette jeune âme
Comme l'abeille fait son miel!

Doux ange aux candides pensées,
Elle était gaie en arrivant. . . .—
Toutes ces choses sont passées
Comme l'ombre et comme le vent!

VICTOR HUGO.

Oh! talk not to me of a name great in story:
The days of our youth are the days of our glory;
And the myrtle and ivy of sweet two-and-twenty
Are worth all your laurels, though ever so plenty.

BYRON.

UN jour vient où soudain l'artiste généreux
A leur poids sur son front sent les ans plus nombreux.
Un matin il s'éveille avec cette pensée:
—Jeunesse aux jours dorés, je t'ai dépensée!
Oh! qu'il m'en reste peu! Je vois le fond du sort,
Comme un prodigue en pleurs le fond du coffre fort!

Il sent, sous le soleil qui plus ardent s'épanche,
Comme à midi les fleurs, sa tête qui se penche;
Si d'aventure il trouve, en suivant son destin,
Le gazon sous ses pas mouillé comme au matin,

Il dit, car il sait bien que son aube est passée:
—C'est de la pluie, hélas! et non de la rosée!—
C'en est fait. Son génie est plus mûr désormais;
Son aile atteint peut-être à de plus fiers sommets;
La fumée est plus rare au foyer qu'il allume;
Son astre haut monté soulève moins de brume;
Son coursier applaudi parcourt mieux le champ-clos;
Mais il n'a plus en lui, pour l'épandre à grands flots
Sur des œuvres, de grace et d'amour couronnées,
Le frais enchantement de ses jeunes années!
Oh! rien ne rend cela!—Quand il s'en va cherchant
Ces pensers de hasard que l'on trouve en marchant,
Et qui font que le soir l'artiste chez son hôte
Rentre le cœur plus fier et la tête plus haute;
Quand il sort pour rêver, et qu'il erre incertain,
Soit dans les prés lustrés au gazon de satin,
Soit dans un bois qu'emplit cette chanson sonore
Que le petit oiseau chante à la jeune aurore,
Soit dans le carrefour bruyant et fréquenté,
—Car Paris et la foule ont aussi leur beauté,
Et les passants ne sont, le soir sur les quais sombres,
Qu'un flux et qu'un reflux de lumières et d'ombres;—
Toujours au fond de tout, toujours dans son esprit,

Même quand l'art le tient, l'énivre et lui sourit,
Même dans ses chansons, même dans ses pensées
Les plus joyeusement écloses et bercées,
Il retrouve, attristé, le regret morne et froid
Du passé disparu, du passé quel qu'il soit!

VICTOR HUGO.

LE MEUNIER SANS SOUCI.

SUR le riant côteau par le prince choisi
S'élevait le moulin du meunier Sans Souci.
Le vendeur de farine avait pour habitude,
D'y vendre au jour le jour exempt d'inquiétude,
Et, de quelque côté qui vint souffler le vent,
Il y tournait son aîle et s'endormait content.
Fort bien achalandé, grâce à son caractère,
Le moulin prit le nom de son propriétaire,
Et des hameaux voisins, les filles, les garçons
Allaient à Sans Souci pour danser aux chansons.
Hélas! Est-ce une loi, sur notre pauvre terre,
Que toujours deux voisins auront entre eux la guerre?
Que la soif d'envahir et d'étendre ses droits
Tourmentera toujours les meuniers et les rois?
En cette occasion, le roi fut le moins sage,
Il lorgna du voisin le modeste héritage.
On avait fait des plans fort beaux sur le papier;
Où le chétif enclos se perdait tout entier;
Il fallait sans cela renoncer à la vue,
Rétrécir les jardins et masquer l'avenue.

Des bâtiments royaux, l'ordinaire intendant
Fit venir le meunier, et d'un ton important:
"Il nous faut ton moulin; que veux-tu qu'on t'en donne?"
"Rien du tout, car j'entends ne le vendre à personne:
Il vous faut est fort bon; mon moulin est à moi,
Tout aussi bien au moins que la Prusse est au Roi!"
"Allons, ton dernier mot, bon homme, et prends y garde"—
"Faut-il vous parler clair?" "Oui"—c'est que je le garde.
"Voilà mon dernier mot." Ce refus effronté,
Avec un grand scandale, au prince est raconté.
Il mande auprès de lui le meunier indocile;
Presse, flatte, promet; ce fut peine inutile!
Sans Souci s'obstinait. "Entendez la raison, sire:
Je ne puis pas vous vendre ma maison;
Mon vieux père y mourut, mon fils y vient de naître,
C'est mon Potsdam, à moi! Je suis tranchant peut-être;
Ne l'êtes vous jamais? Tenez, mille ducats,
Au bout de vos discours ne me tenteraient pas,
Il faut vous en passer: je l'ai dit, j'y persiste."
Les rois mal aisément souffrent qu'on leur résiste:
Frédéric un moment, par l'humeur emporté:
"Parbleu de ton moulin, c'est bien être entêté!"
"Je suis bon de vouloir t'engager à le vendre!"

"Sais-tu que sans payer, je pourrais bien le prendre?"
"Je suis le maître." "Vous? de prendre mon moulin?"
"Oui . . . Si nous n'avions pas de juges à Berlin!"
Frédéric à ces mots revient de son caprice,
Charmé que sous son règne on crut à la justice;
Il rit, et, se tournant vers quelques courtisans,
"Ma foi, messieurs, je crois qu'il faut changer nos plans.
"Voisin, garde ton bien. J'aime fort ta réplique:
Qu'aurait-on fait de mieux dans une république?"

*****

SOUVENIRS D'ENFANCE.

LIEUX où jadis m'a bercé l'espérance,
  Je vous revois à plus de cinquante ans.
On rajeunit aux souvenirs d'enfance,
  Comme on renaît au souffle du printemps.

Salut! à vous, amis de mon jeune âge;
  Salut! parents que mon amour bénit;
Grâce à vos soins, ici, pendant l'orage,
  Pauvre oiselet, j'ai pu trouver un nid . . .

J'ai fait ici plus d'un apprentissage,
  A la paresse, hélas! toujours enclin.
Mais je me crus des droits au nom de sage
  Lorsqu'on m'apprit le métier de Franklin.

C'était à l'âge où naît l'amitié franche,
  Sol que fleurit un matin plein d'espoir.
Un arbre y croît dont souvent une branche
  Nous sert d'appui pour marcher jusqu'au soir.

Lieux où jadis m'a bercé l'espérance,
  Je vous revois à plus de cinquante ans.
On rajeunit aux souvenirs d'enfance,
  Comme on renaît au souffle du printemps.

C'est dans ces murs qu'en des jours de défaites
  De l'ennemi j'écoutais le canon;
Ici, ma voix mêlée aux chants des fêtes,
  De la patrie a begayé le nom.

Ame rêveuse aux ailes de la colombe,
  De mes sabots, là j'oubliais le poids;
Du ciel, ici, sur moi la foudre tombe
  Et m'apprivoise avec celle des rois.

Contre le sort ma raison s'est armée
  Sous l'humble toit, et vient aux mêmes lieux
Narguer la gloire, inconstante fumée
  Qui tire aussi des larmes de nos yeux.

Amis, parents, témoins de mon aurore,
  Objet d'un culte avec le temps accru,
Oui, mon berceau me semble doux encore,
  Et la berceuse a pourtant disparu.

Lieux où jadis ma bercé l'espérance,
  Je vous revois à plus de cinquante ans.

On rajeunit aux souvenirs d'enfance,
Comme on renaît au souffle du printemps.

BÉRANGER.

LA FILLE DE L'HÔTESSE.

À L'AUBERGE du bourg, trois gars buvaient rasades—
La dépense payée au moment de sortir,
—Hotellière, pourquoi, dirent les camarades,—
Ta fille ne vient-elle aujourd'hui nous servir?

—Pourquoi? reprit l'hôtesse; alors d'une voix sombre,
Et du doigt les guidant tous les trois loin du seuil,
Au fond du cabaret elle montre dans l'ombre
Sa fille unique, hélas! étendue au cercueil. .

A l'avenir, l'aîné songeant avec tristesse;
Dit: "Pauvrette! revis, je n'aimerai que toi!"
Du passé seulement épris, avec tendresse
Le second dit: "Enfant, ton amour fut ma loi."

Mais l'autre, jeune cœur à peine à son aurore,
Dit, en posant sa lèvre au front décoloré:
"O toi que j'aimais tant! Ici je t'aime encore;
Jusqu'à mon dernier jour, Grutchen, je t'aimerai!"

M. DELONGCHAMPS.

ESTHER.

PEUT-ÊTRE on t'a conté la fameuse disgrâce
De l'altière Vasthi, dont j'occupe la place,
Lorsque le roi, contre elle enflammé de dépit,
La chassa de son trône ainsi que de son lit.
Mais il ne put sitôt en bannir la pensée:
Vasthi régna longtemps dans son âme offensée.
Dans ses nombreux états il fallut donc chercher
Quelque nouvel objet qui l'en put détacher.
De l'Inde à l'Hellespont ses esclaves coururent:
Les filles de l'Egypte à Suse comparurent:
Celles même du Parthe et du Scythe indompté
Y briguèrent le sceptre offert à la beauté.
On m'élevait alors, solitaire et cachée,
Sous les yeux vigilants du sage Mardochée:
Tu sais combien je dois à ses heureux secours.
La mort m'avait ravi les auteurs de mes jours:
Mais lui, voyant en moi la fille de son frère,
Me tint lieu, chère Elise, et de père et de mère.
Du triste état des Juifs jour et nuit agité,
Il me tira du sein de mon obscurité;
Et, sur mes faibles mains fondant leur délivrance,
Il me fit d'un empire accepter l'espérance.
A ses desseins secrets, tremblante, j'obéis;
Je vins: mais je cachai ma race et mon pays.
Qui pourrait cependant t'exprimer les cabales
Que formait en ces lieux ce peuple de rivales,
Qui toutes, disputant un si grand intérêt,
Des yeux d'Assuérus attendaient leur arrêt?

Chacune avait sa brigue et de puissants suffrages:
L'une d'un sang fameux vantait les avantages;
L'autre, pour se parer de superbes atours,
Des plus adroites mains empruntait le secours:
Et moi, pour toute brigue et pour tout artifice,
De mes larmes au ciel j'offrais le sacrifice.
Enfin on m'annonça l'ordre d'Assuérus.
Devant ce fier monarque, Elise, je parus.
Dieu tient le cœur des rois entre ses mains puis-
santes;
Il fait que tout prospère aux âmes innocentes,
Tandis qu'en ses projets l'orgueilleux est trompé.
De mes faibles attraits le roi parut frappé:
Il m'observa longtemps dans un sombre silence;
Et le ciel, qui pour moi fit pencher la balance,
Dans ce temps là, sans doute, agissait sur son
cœur.
Enfin, avec des yeux où régnait la douceur:
Soyez reine, dit-il; et, dès ce moment même,
De sa main sur mon front posa son diadème,
Pour mieux faire éclater sa joie et son amour,
Il combla de présents tous les grands de sa cour,
Et même ses bienfaits, dans toutes ses provinces,
Invitèrent le peuple aux noces de leurs princes.
Hélas! durant ces jours de joie et de festins,
Quelle était en secret ma honte et mes chagrins!
Esther, disais-je, Esther dans la pourpre est
assise;
La moitié de la terre à son sceptre est soumise;
Et de Jérusalem l'herbe cache les murs!
Sion, repaire affreux de reptiles impurs,

Voit de son temple saint les pierres dispersées!
Et du Dieu d'Israel les fêtes sont cessées!
RACINE (*Phèdre*).

MARGUERITE DE VALOIS.

VERS COMPOSÉS PAR ELLE-MÊME.

CETTE brillante fleur de l'arbre des Valois,
En qui mourut le nom de tant de puissants rois,
Marguerite pour qui tant de lauriers fleurirent,
Pour qui tant de bouquets chez les muses se firent,
A vu fleurs et lauriers sur sa tête sécher
Et par un coup fatal, les lis s'en détacher.
Las! le cercle royal dont l'avait couronnée,
En tumulte et sans ordre un trop prompt hyménée
Rompu du même coup, devant ses pieds tombant,
La laisse comme un tronc dégradé par le vent,
Épouse sans époux et reine sans royaume,
Vaine ombre du passé, grand et nôble fantôme!
Elle traîna, depuis, les restes de son sort,
Et vit jusqu'à son nom mourir avant sa mort.

LA LUNE.

DÉSIRER l'impossible est une erreur commune
Chez notre folle humanité.
"Je veux qu'on me donne la lune!"
Criait un bébé fort gâté.
Sa petite maman, pour tout l'or de la terre,
Aurait voulu le satisfaire;
La grand'mère faillit aller chez les marchands
Demander s'ils vendaient des—lunes—pour enfants;
Le père qui survint était un peu plus sage;
—"Viens avec moi, dit-il, je vais te la donner."
Sans en demander d'avantage
Le petit se laissa tout de suite emmener.
Une montagne était voisine,
—Viens, la lune est là-haut, dit le père.—On monta;
Au bout de quelque temps, le marmot s'arrêta:
"Papa, c'est il bien loin?—Oui, fort loin!"—On chemine. . . .
"Je suis bien fatigué, papa," reprend l'enfant.
—"Alors tu n'en veux plus?"—Un silence éloquent
Fut la seule réponse. On revint à la brume;
Mais à l'astre des nuits Bébé garda rancune
Et jamais plus n'en parla.
Qui de nous n'a tenté d'aller chercher la lune
Et n'en est revenu comme ce petit là?

STOP.

LE MOINEAU ET LA COLOMBE.

LE MOINEAU.

COMMENT se fait-il donc, ma sœur,
Que l'on t'aime, qu'on me rejette;
Que l'on t'accueil avec douceur,
Qu'avec humeur on me maltraite?
Cependant, je suis plus adroit:
Je puis, par mainte gentillesse,
Charmer le maître et la maîtresse;
J'ai cent fois plus d'esprit que toi!

LA COLOMBE.

C'est, mon frère, qu'on vous accuse
D'être un gourmand, d'être un voleur;
Vous prenez ce qu'on vous refuse,
Moi, ce qu'on m'offre de bon cœur;
Vous avez plus d'esprit, mon frère,
Plus d'adresse, plus de savoir . . .
Mais lorsqu'on l'emploie à mal faire,
Il vaudrait mieux n'en point avoir.

GRENUS.

PLUS ON DONNE, PLUS ON A.

PETIT Paul était soucieux,
Avait même le rouge aux yeux . . .
Interrogé sur cette mine,
Sur son humeur sombre et chagrine,
Il répondit avec candeur:

"Que je voudrais ravoir mon cœur!"
—L'as-tu perdu, lui dit sa mère,
Dans le jardin ou dans la serre,
Par les sentiers ou par les champs,
Soit cet hiver, soit ce printemps?
Petit Paul, la bouche muette,
Courbe le front, baisse la tête,
Réfléchit . . . Puis, pauvre garçon,
Soupire tristement: non,
Je ne l'ai pas perdu ma mère;
Mais à la fête de mon père,
J'ai dit, joyeux plein de bonheur:
"Papa, je te donne mon cœur!"
Présent donné n'est plus à prendre,
Chose offerte n'est plus à rendre,
Me voilà donc, pour mon malheur,
Sans cœur!
—Pour ton malheur! . . . Quoi! Paul regrette
D'avoir fait ce cadeau de fête
A son papa?
—Non point, maman!
Cria l'enfant avec élan.
Seulement, quand viendra la tienne,
N'ayant plus ça qui m'appartienne,
Que puis-je t'offrir d'aussi beau,
Si Dieu ne m'en donne un nouveau?
J'ai bien encor à moi mon âme,
Que le petit Jésus réclame.
Dis, le veux-tu? Jésus, je crois,
La partagerait avec toi.
Je t'assure qu'elle est jolie,

Accepte-la, je t'en supplie . . .
—Merci, mon Paul, merci, mon fils,
De ta moitié de paradis;
Car je te préviens que Saint Pierre
Te refusera place entière
Au divin séjour des élus,
S'il s'aperçoit aux attributs
Que ton âme n'est pas complète . . .
—Ne crains, ni ne sois inquiète,
Chère maman, fit Paul content;
Pourvu (c'est cela l'important!)
Qu'à l'aise je te voie assise,
Comme sur ta chaise à l'église,
N'aurais-je qu'un tout petit banc,
Je serais très bien à mon rang,

. . . .

—Viens m'embrasser, mon roi, mon ange,
Au ciel je dois grâce et louange
De t'avoir fait, selon mes vœux,
Si dévoué, si généreux.
Mais contre amour, or ni couronne,
Jamais l'âme, enfant, ne se donne.
Dieu défend de la diviser,
Se réservant d'en disposer.
En retour, il permet à l'homme
Riche, noble, pauvre du chaume,
Mendiant, valet, grand seigneur,
D'échanger ici-bas leur cœur;
Et, par un prodige suprême,
Qui prouve combien Dieu nous aime;
Ce cœur, talisman merveilleux,

Jouit d'un don mystérieux:
Plus on en rend, plus on en donne,
Moins on en refuse à personne,
Plus on en a!
Ainsi mon Paul, s'il veut lui plaire,
Peut encore offrir à sa mère
Le cadeau qu'il fit à Papa!

MME. AUGUSTA COUPEY.

À DE CHATEAUBRIAND.

CHATEAUBRIAND, pourquoi fuir ta patrie,
Fuir son amour, notre encens et nos soins?
N'entends-tu pas la France qui s'écrie:
Mon beau ciel pleure une étoile de moins?

Où donc est-il! Se dit la tendre mère.
Battu des vents que Dieu seul fait changer,
Pauvre aujourd'hui comme le vieil Homère,
Il frappe, hélas! au seuil de l'étranger.

Proscrit jadis, la naissante Amérique
Nous le rendit après nos longs discords,
Riche de gloire, et colombe poétique,
D'un nouveau monde étalant les trésors.

Le pélerin de Grèce et d'Ionie,
Chantant plus tard le cirque et l'Alhambra,
Nous revit tous dévots à son génie,
Devant le Dieu que sa voix célébra.

De son pays, qui lui doit tant de lyres,
  Lorsque la sienne en pleurant s'exila,
Il s'enquérait aux débris des empires
  Si des Français n'avaient point passé là.

C'était l'époque où, fécondant l'histoire,
  La grande épée, effroi des nations,
Resplendissante au soleil de la gloire,
  En fit sur nous rejaillir les rayons.

Ta voix résonne, et soudain ma jeunesse
  Brille à tes chants d'une noble rougeur
J'offre aujourd'hui, pour prix de mon ivresse,
  Un peu d'eau pure au pauvre voyageur.

Chateaubriand, pourquoi fuir ta patrie,
  Fuir son amour, notre encens et nos soins?
N'entends-tu pas la France qui s'écrie:
  Mon beau ciel pleure une étoile de moins!

Des anciens rois quand revint la famille,
  Lui, de leur sceptre appui religieux,
Crut aux Bourbons faire adopter pour fille
  La Liberté qui se passe d'aïeux.

Son éloquence à ces rois fit l'aumône:
  Prodigue fée, en ses enchantements,
Plus elle voit de rouille à leur vieux trône,
  Plus elle y sème et fleurs et diamants.

Mais de nos droits il gardait la mémoire.
  Les insensés dirent: Le ciel est beau.

Chassons cet homme, et soufflons sur sa gloire,
  Comme au grand jour on éteint un flambeau.

Et tu voudrais t'attacher à leur chute!
  Connais donc mieux leur folle vanité.
Au rang des maux qu'au ciel même elle impute,
  Leur cœur ingrat met ta fidélité.

Va; sers le peuple en butte à leurs bravades,
  Ce peuple humain, des grands talents épris,
Qui t'emportait, vainqueur aux barricades,
  Comme un trophé, entre ses bras meurtris.

Ne sers que lui. Pour lui ma voix te somme
  D'un prompt retour après un triste adieu.
Sa cause est sainte: il souffre, et tout grand homme
  Auprès du peuple est l'envoyé de Dieu.

Châteaubriand, pourquoi fuir ta patrie,
  Fuir son amour, notre encens et nos soins?
N'entends-tu pas la France qui s'écrie:
  Mon beau ciel pleure une étoile de moins?

J. P. de Béranger.

L'ORAGE.

"OH! dites-moi pourquoi, ma mère,
  Je souffre depuis ce matin?
Pourquoi je ne suis plus légère!
  Pourquoi j'ai dormi dans mon bain.

Pourquoi mon aiguille résiste
  Sous mes doigts faibles et brûlants?
Et pourquoi je me sens si triste,
  Pourquoi mes pas sont si tremblants?"

—" C'est l'orage, ma pauvre fille,
  Qui t'inspire ce vague effroi,
Qui rouille en tes doigts ton aiguille,
  Qui te rend triste auprès de moi.

" Ne vois-tu pas ce gros nuage
  Qui marche, et s'avance vers nous?
Allons, laisse là ton ouvrage
  Et viens, dormir sur mes genoux."

Elle obéit:—elle sommeille;
  L'orage ébranle sa maison.
Mais quand sa mère la réveille
  Le soleil brille à l'horizon.

Alors sa tête se relève,
  Elle écarte ses longs cheveux;
Sa tristesse n'est plus qu'un rêve;
  Et l'enfant a repris ses jeux.

Puis elle va mouiller dans l'herbe
  Sa robe et son petit soulier,
Pour voir de près l'arbre superbe
  Que la tempête a fait plier.

On ramasse les coquillages
  Que l'eau du torrent balaya;

Tout l'amuse . . . jusqu'aux ravages
  De l'orage qui l'effraya.

Son âme n'est plus oppressée,
  Rien ne résiste à ses désirs;
Et de sa souffrance passée
  Il ne reste que des plaisirs.

Oh! ¡oyeuse enfance! heureux âge
  Qu'un regard protége toujours!
Brillante saison, où l'orage
  Est le seul chagrin des beaux jours!

Je veux ainsi couler ma vie!
  Au sort je me résignerai;
Par la tempête poursuivie
  Comme l'enfant je dormirai.

Poésie, ô sainte chimère,
  Viens aussi garder mon sommeil,
Eveille-moi, comme sa mère,
  Au premier rayon du soleil.

MME. EMILE DE GIRARDIN.

NOUS SOMMES SEPT.

AU cimetière du village
  Où souvent s'égarent mes pas,
Un enfant jouait: heureux âge
  Que la tombe n'attriste pas!

Deça, delà, légère et vive,
  Je suivais ses jeux en rêvant.
Je l'appelle: prompte, elle arrive,
  Les pieds nus, les cheveux au vent.

—Répondez-moi, petite fille:
  Combien de frères avez-vous?
—Nous sommes sept de la famille,
  —Sept enfants! où donc sont-ils tous?

Avec son beau regard tranquille,
  Et sa voix au son doux et clair;
—Deux sont ouvriers à la ville,
  Deux encor bien loin sur la mer;

Deux autres, dans ce cimetière,
  Dorment là bas sous le gazon:
Et moi, de la famille entière,
  Seule je reste à la maison.

—Hélas! ma jeune tête blonde,
  Du chœur ces deux-là sont exclus,
Et dans votre joyeuse ronde,
  Enfant, les morts ne comptent plus!

—Pourquoi? c'est Jeanne et Petit Pierre;
  Je sais bien qu'ils sont là tous deux,
Et j'y viens dire ma prière
  Afin de parler avec eux.

C'est Jeanne qui, souffrante et blême,
  Se lamentait le jour entier.

Quand Dieu, pour l'endormir lui-même,
  La prit dans sa berce d'osier.

Depuis, près de son lit de pierre,
  Nous avons joué tout l'été,
La neige vint, et Petit Pierre
  S'alla coucher à son côté.

J'y viens, quand la journée est belle,
  Tricoter tant qu'on y peut voir;
Puis, avec ma petite écuelle,
  J'y porte mon souper le soir.

—Ne savez-vous pas, mon doux ange,
  Que les enfants morts vont aux cieux? . .
Mais elle, avec un air étrange,
  Attachait sur moi ses grands yeux.

Que font à sa candeur rebelle
  Des mots par le vent emportés.
—Nous sommes sept, redisait-elle,
  Sept, frères ou sœurs, bien comptés.

MME. A. TASTU.

LE LABOUREUR.

ALLONS, bœuf, et toi bouvillon,
  Quand serez-vous, cœurs sans courage,
Plus las de sentir l'aiguillon.
  Que d'avancer ce labourage?

Le jour s'enfuit; voici le tard,
  Et ces deux paresseux, en somme,
De l'arpent n'ont pas fait le quart!
  Il faut demain qu'on les assomme.

—Dieu soit loué! dit le plus vieux,
  Aussi bien ce travail nous tue.
Une mort prompte nous plait mieux
  Que votre éternelle charrue!

La maudite au pauvre animal
  Attire et menace et piqûre.
Parlez-lui: je ferais gageure
  Que c'est elle ici qui va mal.

—Eh bien, dit l'homme, allez, charrue!
  Allez donc! n'entendez-vous pas!
Pour vous traîner on s'évertue,
  Et vous ne pouvez faire un pas?

—On se plaint de moi! quelle injure
  Répondit-elle en gémissant.
Je vais de mon mieux, je vous jure,
  Voyez ce fer obéissant;

Il est poli comme une glace,
  Et brûlait moins sous le marteau;
Mais comment emporter morceau
  D'un sol si dur et si tenace?

—Ainsi, champ fatal c'est donc toi
  Qui dois encourir ma colère!

Dit le rustre en frappant la terre;
  Songe un peu que je suis ton roi!

Pourquoi ces barbares caprices?
  Toujours trempé de mes sueurs,
Tu veux l'être encor de mes pleurs,
  Et mon sang ferait tes délices.

A ces mots, du sein des guérets,
  Une voix s'élève et lui crie;
"Mets donc un terme à ta furie,
  Ou j'en vais mettre à mes bienfaits.

Insensé, tes bœufs, tes charrues,
  Ton champ font très bien leur devoir;
Les défauts qu'en eux tu crois voir,
  C'est chez toi qu'ils frappent ma vue.

J. J. PORCHAT.

LA CHENILLE.

UNE petite chenille
  Etait née, un beau matin,
Sur une antique charmille
  Qui bordait un grand chemin.
C'était, du moins je le pense,
  Vers le milieu du printemps.
Dans le lieu de sa naissance
Trouvant paix et subsistance,
  Ma chenille quelque temps
Vécut heureuse en silence;

Le bruit des chars, des chevaux
  Eloignant de sa retraite
Ses ennemis les oiseaux
Lui garantissait repos
  Et sécurité complète.
Mais voilà l'été brûlant
  Qui vient dessécher la terre
Et sur les chemins le vent
  Soulève au loin la poussière.
Ma chenille en son berceau,
  Tout d'abord en fut couverte;
Ah! dit-elle, quel fléau!
  Là-bas, dans la forêt verte
Cherchons un autre arbrisseau,
  Et la voilà qui déserte:
Un fil s'attache au rameau,
  La suspend et la balance
  Et puis le zéphir la lance
Sur une branche d'ormeau;
  Alors elle recommence,
D'un arbre à l'arbre voisin
  Petit à petit s'avance,
Et s'éloigne du chemin.
Elle en était tout en joie,
  Quand un gros oiseau malin
Vient pour en faire sa proie;
  Elle échappe à ce destin
  En se laissant choir soudain.
"Allons nous cacher sous terre;
  Là nous serons à l'abri
Des oiseaux, de la poussière,

Et de tout autre ennemi."
Elle dit et s'aventure
Dans la petite ouverture
Du trou d'un taupe-Grillon:
Cet animal n'est pas bon;
A l'aspect de l'étrangère
Il accourt tout en colère,
Et fait mine, avec sa serre,
De l'étrangler sans façon.
"Ah! dit alors la chenille,
Retournons à la charmille;
Hélas! vouloir être exempt
De tous maux, c'est un délire
Et pour fuir un mal souvent
On court en chercher un pire."

De Jussieu.

MON ROYAUME.

Un jour aussi je voulus être reine:
D'ambition quel cœur n'est entaché?
Je me suis fait un empire caché,
Monde inconnu, hors à sa souveraine;
Mon trône est humble et n'a rien d'éclatant;
Mais nul péril aussi qu'on me le prenne:
Combien de rois n'en diraient pas autant?

J'ai dans ma cour, aux autres cours pareilles,
Des ennemis qui se font mes flatteurs,

Les vanités et les rêves menteurs;
Mais j'ai près d'eux un conseiller qui veille.
Que je faillisse, il me tance à l'instant;
Rien à sa voix n'interdit mon oreille!
Combien de rois n'en diraient pas autant?

Ne croyez pas ma puissance exposée
À se briser dans ses vouloirs mouvants,
Comme un drapeau qui flotte au gré des vents;
À son caprice une borne est posée.
Oui, j'obéis, non au joug qu'on me tend,
Mais à la loi par moi-même imposée;
Combien de rois n'en diraient pas autant?

J'ai mon spectacle, et souvent s'y déploie
Un drame sombre, ou fantasque, ou riant;
Chants d'Italie et luxe d'Orient,
Fleurs et parfums, murs d'or, tapis de soie;
Fête où jamais nul ennui ne m'attend,
Où nul impôt n'a dû payer ma joie! . . .
Combien de rois n'en diraient pas autant?

Qu'on ait vécu sous le marbre ou le chaume,
Au même but nous arrivons, helas!
Rois et sujets, il faut, plus ou moins las,
Tomber aux pieds de l'éternel fantôme.
Mais quels regrets me suivraient en partant,
Sûre avec moi d'emporter mon royaume!
Est-il un roi qui puisse en dire autant?

MME. A. TASTU.

À UNE JEUNE FILLE.

ENFANT, vous êtes blonde et tout-à-fait charmante;
On dirait à vous voir, timide et rayonnante
Au milieu de vos sœurs,
Une royale fleur, de fleurs environnée,
Vermeille, et des parfums dont elle est couronnée,
Epanchant les douceurs.

Vous riez bien souvent d'un ineffable rire;
Tout ce que vous pensez vos yeux semblent le dire,
Vos beaux yeux bleus et doux!
Votre front est si pur qu'on y lirait votre âme
Où l'ardente prière étend sa pure flamme,
Plus pure encore en vous!

Oh! vous aimez beaucoup les fleurs et la prairie,
Les oiseaux et les vers, et puis la causerie
Le soir, dans le jardin,
Lorsque près d'une amie, à la tête qui penche,
Votre bras blanc passé sur son épaule blanche,
Et la main dans sa main.

Vous parlez bien souvent d'amitiés éternelles;
Du ciel qui réunit les âmes fraternelles
Qu'il sépare ici-bas.
Et lorsque vous voyez une étoile qui tombe,

Vous dites: "Le Seigneur vient d'ouvrir une
tombe!"
Et vous pressez le pas.

Mais vous aimez surtout la musique et la danse;
Votre cœur tout entier vers le plaisir s'élance,
Et bondit avec vous;
Nul souci n'a passé sur le front, sur la vie
De l'enfant qui sourit et qui nous fait envie,
Hélas! à presque tous!

Le bonheur est partout lorsque l'on a votre âge,
Enfant! Mais rien ne peut arrêter au passage
Votre printemps d'amour.
La jeunesse et la joie ont des ailes pareilles;
Chacun prend une fleur dans leurs fraîches corbeilles,
Et la fane à son tour.

Quand on pense qu'un jour ce front pur, cette
bouche,
Si fraîche encor, qu'à peine un sourire la touche,
Changeront de couleur;
Que le temps sans pitié, sur ces traits que l'on
aime,
Viendra poser sa main, on ressent en soi-même
Une amère douleur.

Et pourtant il le faut; c'est ainsi qu'est la vie:
Toujours l'heure qui fuit d'un regret est suivie,
Depuis le gai matin,

Jusqu'au soir où marchant sans trouble et sans
prestige,
On voit que bien souvent la fleur manque à la
tige,
Le convive au festin.

MME. MENNESSIER-NODIER.

LES AMIS DISPARUS.

AINSI nous mourons feuille à feuille,
Nos rameaux jonchent le sentier;
Et, quand vient la main qui nous cueille,
Qui de nous survit tout entier?

Ces contemporains de nos âmes,
Ces mains qu'enchaînait notre main,
Ces frères, ces amis, ces femmes,
Nous abandonnent en chemin.

À ce chœur joyeux de la route,
Qui commençait à tant de voix,
Chaque fois que l'oreille écoute,
Une voix manque chaque fois.

Chaque jour l'hymne recommence,
Plus faible et plus triste à noter:
Hélas! c'est qu'à chaque distance
Un cœur cesse de palpiter.

Ainsi dans la forêt voisine,
Où nous allions, près de l'enclos,

Des cris d'une voix enfantine
  Eveiller des milliers d'échos,

Si l'homme, jaloux de leur cime,
  Met la cognée au pied des troncs,
A chaque chêne qu'il décime
  Une voix tombe avec leurs fronts.

Il en reste un ou deux encore:
  Nous retournons au bord du bois
Savoir si le débris sonore
  Multiplie encor notre voix.

L'écho, décimé d'arbre en arbre,
  Nous jette à peine un dernier cri,
Le bûcheron au cœur de marbre
  L'abat dans son dernier abri.

Adieu les voix de notre enfance,
  Adieu l'ombre de nos beaux jours!
La vie est un morne silence
  Où le cœur appelle toujours!

A. DE LAMARTINE.

ADIEU DU POÈTE À SA MAISON DE CAMPAGNE.

ADIEU, Madeleine chérie,*
  Qui te réfléchis dans les eaux,

---

* Casimir Delavigne avait été obligé de vendre son château de la Madeleine.

Comme une fleur de la prairie
  Se mire au cristal des ruisseaux.
Ta colline, où j'ai vu paraître
  Un beau jour qui s'est éclipsé,
J'ai rêvé que j'en étais maître;
  Adieu! ce doux rêve est passé.

Assis sur la rive opposée,
  Je te vois, lorsque le soleil
Sur tes gazons boit la rosée,
  Sourire encore à ton réveil.
Et, d'un brouillard pâle entourée,
  Quand le jour meurt avec le bruit,
Blanchir comme une ombre adorée
  Qui vous apparaît dans la nuit.

Doux trésors de ma moisson mûre,
  De vos épis un autre est roi;
Tilleuls dont j'aimais le murmure,
  Vous n'aurez plus d'ombre pour moi.
Ton coq peut tourner à sa guise,
  Clocher que je fuis sans retour;
Ce n'est plus à moi que la brise
  Lui dit d'annoncer un beau jour.

Cette fenêtre était la tienne,
  Hirondelle, qui vins loger
Bien des printemps dans ma persienne,
  Où je n'osais te déranger.
Dès que la feuille était fanée,
  Tu partais la première, et moi,

Avant toi je pars cette année;
  Mais reviendrai-je comme toi?

Qu'ils soient l'amour d'un autre maître,
  Ces pêchers dont j'ouvris les bras!
Leurs fruits verts, je les ai vus naître;
  Rougir je ne les verrai pas.
J'ai vu, des bosquets que je quitte,
  Sous l'été les roses mourir,
J'y vois planter la marguerite;
  Je ne l'y verrai pas fleurir.

Ainsi tout passe, et l'on délaisse
  Les lieux où l'on s'est répété:
" Ici luira sur ma vieillesse
  L'azur de son dernier été."
Heureux, quand on les abandonne,
  Si l'on part, en se comptant tous,
Si l'on part sans laisser personne
  Sous l'herbe qui n'est plus à vous.

Adieu, mystérieux ombrage,
  Sombre fraîcheur, calme inspirant;
Mère de Dieu, de qui l'image
  Consacre ce vieux tronc mourant,
Où, quand son heure est arrivée,
  Le passereau, loin des larcins,
Vient cacher sa jeune couvée
  Dans les plis de tes voiles saints.

Adieu, chapelle qui protège
  Le pauvre contre ses douleurs;

Avenue, où foulant la neige
  De mes acacias en fleurs,
Lorsque le vent l'avait semée
  Du haut de leurs rameaux tremblants,
Je suivais quelque trace aimée,
  Empreinte sur ses flocons blancs.

Adieu, flots, dont le cours tranquille,
  Couvert de berceaux verdoyants,
À ma nacelle, d'île en île,
  Ouvrant mille sentiers fuyants,
Quand, rêveuse, elle allait sans guide
  Me perdre, en suivant vos détours,
Dans l'ombre d'un dédale humide,
  Où je me retrouvais toujours.

Adieu, chers témoins de ma peine,
  Forêt, jardins, flots que j'aimais!
Adieu, ma fraîche Madeleine!
  Madeleine, adieu pour jamais!
Je pars, il le faut, et je cède;
  Mais le cœur me saigne en partant.
Qu'un plus riche qui te possède
  Soit heureux où nous l'étions tant.

CASIMIR DELAVIGNE.

LE RETOUR.

SALUT! champs paternels, salut! terre féconde,
Dont la brillante gloire étonne encor le monde!

Salut! nobles et vieux remparts,
Temple du goût, pays cher aux beaux-arts,
Où l'esprit est léger, la science profonde;
Où, sous le voile ingénieux
D'un trait comique ou d'un refrain joyeux,
La sévère raison se cache avec adresse;
Où le cœur, éclairé par un art gracieux,
Sans passer par l'ennui, parvient à la sagesse;
Où l'amour est exempt d'une jalouse ardeur;
Où le courage est sans rudesse,
Et la tendresse sans fadeur!
Salut! castels, berceaux de la chevalerie;
Opulentes cités, dont les peuples divers
Honorent à la fois l'élégante industrie:
Qui, portant vos trésors au bout de l'univers,
Régnez sur le caprice et la coquetterie!
Salut! montagnes d'or, pampres dont la saveur
Enivre tour à tour l'érudit de Toscane,
Les sages d'Albion, le Sarmate rêveur,
Et quelquefois aussi le Musulman profane!
Salut! vieilles forêts, refuge du berger!
Vous qu'en vain je cherchais pendant les jours d'orage,
Couvrez encor de votre épais ombrage
Mon front bruni sous un ciel étranger;
Et vous, fleuves d'azur, réfléchissez ma joie!
Au moment du retour que votre aspect est doux!
Qu'avec grâce à mes yeux la Saône se déploie!
Du Rhône impétueux que j'aime le courroux!
Que j'aime ces vallons où serpente l'Isère!
Pourtant je les ai vus, ces rivages si beaux

Où le Tibre immortel coule entre des tombeaux;
J'admirai de ces bords la superbe misère.
Mais les flots sablonneux de ce fleuve agité
De nos fleuves riants n'ont pas la pureté;
Ce torrent qu'à ses pieds l'Apennin voit descendre,
Et que Rome adora dans ses temps fabuleux,
Sembla, dans son cours orgueilleux,
Des empires détruits rouler encor la cendre.

Heureuse France, ô pays adoré!
A des bords enchanteurs, toi que j'ai préféré,
Belle patrie, amour de mon jeune âge,
Depuis l'instant de mes tristes adieux,
Ton souvenir m'a suivie en tous lieux:
C'est lui qui présidait à mon pélérinage.
Chaque objet à mes yeux venait le retracer:
Ton nom, gravé partout, triomphait de l'absence,
Et de mon cœur, fidèle à ta puissance,
Rome enfin n'a pu t'effacer.

MME. E. DE GIRARDIN.

LE CONVOI DE LA PAUVRE FILLE.

QUAND Louise mourut à sa quinzième année,
Fleur des bois par la pluie et le vent moissonnée,
Un cortège nombreux ne suivit pas son deuil;
Un seul prêtre, en priant, conduisait le cercueil;

Puis venait un enfant qui, d'espace en espace,
Aux saintes oraisons répondit à voix basse,
Car Louise était pauvre, et jusqu'en son trépas
Le riche a des honneurs que le pauvre n'a pas,
La simple croix de buis, un vieux drap mortuaire
Furent les seuls apprêts de son lit funéraire;
Et quand le fossoyeur, soulevant son beau corps,
Du village natal l'emporta chez les morts,
A peine si la cloche avertit la contrée.
Que sa plus douce vierge en était retirée.
Elle mourut ainsi.—Par les taillis couverts,
Les vallons embaumés, les genêts, les blés verts,
Le convoi descendit au lever de l'aurore:
Avec toute sa pompe avril venait d'éclore,
Et couvrait, en passant, d'une neige de fleurs
Ce cercueil virginal et le baignait de pleurs;
L'aubépine avait pris sa robe rose et blanche,
Un bourgeon étoilé tremblait à chaque branche,
Ce n'était que parfums et concerts infinis,
Tous les oiseaux chantaient sur le bord de leurs
nids.

A. BRIZEUX.

STANCES À MOLIÈRE SUR LA COMÉDIE DE L'ECOLE DES FEMMES.

EN vain mille jaloux esprits,
Molière, osent avec mépris
Censurer ton plus bel ouvrage:
Sa charmante naïveté
S'en va pour jamais, d'âge en âge,
Divertir la postérité.

Que tu ris agréablement!
Que tu badines savamment?
Celui qui sut vaincre Numance,
  Qui mit Carthage sous sa loi,
Jadis, sous le nom de Térence,
  Sut-il mieux badiner que toi?

Ta muse avec utilité
Dit plaisamment la vérité;
Chacun profite à ton école:
  Tout en est beau, tout en est bon;
Et ta plus burlesque parole
  Est souvent un docte sermon.

Laisse gronder tes envieux:
Ils ont beau crier en tous lieux
Qu'en vain tu charmes le vulgaire,
  Que tes vers n'ont rien de plaisant.
Si tu savais un peu moins plaire,
  Tu ne leur déplairais pas tant.

BONAPARTE.

SUR un écueil battu par la vague plaintive,
  Le nautonier, de loin, voit blanchir sur la rive
  Un tombeau près du bord par les flots déposé;
Le temps n'a pas encore bruni l'étroite pierre,
Et sous le vert tissu de la ronce et du lierre
  On distingue . . . un sceptre brisé.

Ici git . . . Point de nom! demandez à la terre!
Ce nom, il est inscrit en sanglant caractère,
Des bords du Tanaïs au sommet du Cédar,
Sur le bronze et le marbre, et sur le sein des braves,
Et jusque dans le cœur de ces troupeaux d'esclaves
Qu'il foulait tremblants sous son char.

Depuis les deux grands noms qu'un siècle au siècle annonce,
Jamais nom qu'ici-bas toute langue prononce
Sur l'aile de la foudre aussi loin ne vola,
Jamais d'aucun mortel le pied qu'un souffle efface
N'imprima sur la terre une plus forte trace:
Et ce pied s'est arrêté là . . .

Il est là! . . . Sous trois pas un enfant le mesure,
Son ombre ne rend pas même un léger murmure;
Le pied d'un ennemi foule en paix son cercueil.
Sur ce front foudroyant le moucheron bourdonne,
Et son ombre n'entend que le bruit monotone
D'une vague contre un écueil.

A. DE LAMARTINE.

CORNEILLE JUGÉ PAR LUI-MÊME.

JE sais ce que je vaux et crois ce qu'on m'en dit:
Pour me faire admirer, je ne fais point de ligue,

J'ai peu de voix pour moi, mais je les ai sans
brigue;
Et mon ambition pour faire plus de bruit
Ne les va point quêter de réduit en réduit.
Mon travail sans appui monte sur le théâtre,
Chacun en liberté l'y blâme ou l'idolâtre;
Là, sans que mes amis prêchent leurs sentiments,
J'arrache quelquefois leurs applaudissements;
Là, content du succès que le mérite donne
Par d'illustres avis je n'éblouis personne.
Je satisfais ensemble et peuple et courtisans,
Et mes vers en tous lieux sont mes seuls partisans;
Par leur seule beauté ma plume est estimée,
Je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée,
Et pense toutefois n'avoir point de rival
A qui je fasse tort en le traitant d'égal.

CORNEILLE.

GODEFROY DE BOUILLON.

COMME un torrent fougueux, qui, du haut des
montagnes
Précipitant ses eaux, traîne dans les campagnes
Arbres, rochers, troupeaux, par son cours em-
portés;
Ainsi de Godefroy les légions guerrières
Forcèrent les barrières
Que l'Asie opposait à leurs bras indomptés.

La Palestine enfin, après tant de ravages,
Vit fuir ses ennemis, comme on voit les nuages

Dans le vague des airs fuir devant l'aquilon;
Et des vents du midi la dévorante haleine
N'a consumé qu'à peine
Leurs ossements blanchis dans les champs d'Ascalon.

De ses temples détruits et cachés sous les herbes
Sion vit relever les portiques superbes,
De notre délivrance augustes monuments;
Et d'un nouveau David la valeur noble et sainte
Semblait dans leur enceinte
D'un royaume éternel jeter les fondements.

J. B. ROUSSEAU.

HISTOIRE D'UNE ÂME.

DANS la foule, secrètement,
Dieu parfois prend une âme neuve,
Qu'il veut amener lentement
Jusqu'à lui, d'épreuve en épreuve.

Il la choisit pour sa bonté,
Et lui donne encore en partage
La tendresse avec la fierté,
Pour qu'elle saigne davantage.

Il la fait pauvre, sans soutien,
Dans les rangs obscurs retenue,
Cherchant le vrai, voulant le bien,
Pure toujours,—et méconnue.

Il fait plier sous les douleurs
  Le faible corps qui l'emprisonne;
Il la nourrit avec des pleurs,
  Que nulle autre âme ne soupçonne:

Il lui suscite chaque jour,
  Pour l'éprouver, une autre peine;
Il la fait souffrir par l'amour,
  Par l'injustice et par la haine.

Jamais sa rigueur ne s'endort;
  L'âme attend la paix! il la trouble;
Elle lutte? il frappe plus fort;
  Elle se résigne? il redouble.

Il la blesse d'un coup certain
  Dans chacun des êtres qu'elle aime,
Et fait de son cruel destin
  Un mélancolique problème!

A la rude loi du travail,
  Il la condamne, ainsi frappée;
Il la durcit comme un émail,
  Il la trempe comme une épée.

Juge inflexible, il veut savoir
  Si jusqu'au bout, malgré l'orage,
Elle accomplira son devoir,
  Sans démentir ce long courage.

Et s'il la voit au dernier jour,
  Sans que sa fermeté réclame,
Il lui sourit avec amour.
  C'est ainsi que Dieu forge une âme.

* * * *

À UN SOUS-LIEUTENANT.

VOUS portez, mon bel officier,
  Avec une grâce parfaite,
Votre sabre à garde d'acier;
  Mais je songe à notre défaite.

Cette pelisse de drap fin
  Dessine à ravir votre taille;
Vous êtes charmant; mais enfin
  Nous avons perdu la bataille.

On lit votre intrépidité
  Dans vos yeux noirs aux sourcils minces.
Aucun mal d'être bien ganté!
  Mais on nous a pris deux provinces.

A votre âge, on est toujours fier
  D'un peu de passementerie;
Mais, voyez-vous, c'était hier
  Qu'on mutilait notre patrie.

Mon lieutenant, je ne sais pas
  Si le soir, un doigt sur la tempe,
Tenant le livre ou le compas,
  Vous veillez tard près de la lampe.

Vos soldats sont-ils vos enfants?
  Êtes-vous leur chef et leur père?
Je veux le croire et me défends
  D'un doute qui me désespère.

Tout galonné, sur le chemin,
Pensez-vous à la délivrance?
—Jeune homme, donne-moi la main;
Crions un peu: Vive la France!

FRANÇOIS COPPÉE, 1874.

LE MENDIANT.

UN pauvre homme passait dans le givre et le vent,
Je cognai sur ma vitre; il s'arrêta devant
Ma porte, que j'ouvris d'une façon civile.
Les ânes revenaient du marché de la ville,
Portant les paysans accroupis sur leurs bâts.
C'était le vieux qui vit dans une niche au bas
De la montée, et rêve, attendant, solitaire,
Un rayon du ciel triste, un liard de la terre,
Tendant les mains pour l'homme et les joignant pour Dieu.
Je lui criai: "Venez-vous réchauffer un peu.
Comment vous nommez-vous? Entrez, brave homme."
Et je lui fis donner une jatte de lait.
Le vieillard grelottait de froid; il me parlait,
Et je lui répondais, pensif et sans l'entendre:
"Vos habits sont mouillés, dis-je, il faut les étendre
Devant la cheminée." Il s'approcha du feu.
Son manteau, tout mangé de vers, et jadis bleu,
Etalé largement sur la chaude fournaise,
Piqué de mille trous par la lueur de braise,

Couvrait l'âtre, et semblait un ciel noir étoilé.
Et, pendant qu'il séchait ce haillon désolé
D'où ruisselaient la pluie et l'eau des fondrières,
Je songeais que cet homme était plein de prières,
Et je regardais, sourd à ce que nous disions
Sa bure où je voyais des constellations.

PREMIER MAI.

TOUT conjugue le verbe aimer. Voici les roses.
Je ne suis pas en train de parler d'autres choses;
Premier Mai! l'amour gai, triste, brûlant, jaloux,
Fait soupirer les bois, les nids, les fleurs, les loups;
L'arbre où j'ai, l'autre automne, écrit une devise,
Le redit pour son compte, et croit qu'il l'improvise;
Les vieux antres pensifs, dont rit le gai moqueur,
Clignent leurs gros sourcils et font la bouche en cœur;
L'atmosphère, embaumée et tendre, semble pleine
Des déclarations qu'au Printemps fait la plaine,
Et que l'herbe amoureuse adresse au ciel charmant
A chaque pas du jour dans le bleu firmament,
La campagne éperdue, et toujours plus éprise,
Prodigue les senteurs, et, dans la tiède brise,

Envoie au renouveau ses baisers odorants;
Tous ses bouquets, azurs, carmins, pourpres, safrans
Dont l'haleine s'envole en murmurant: "Je t'aime!"
Sur le ravin, l'étang, le pré, le sillon même,
Font des taches partout de toutes les couleurs;
Et, donnant les parfums, elle a gardé les fleurs;
Comme si ses soupirs et ses tendres missives
Au mois de Mai, qui rit dans les branches lascives,
Et tous les billets doux de son amour bavard,
Avaient laissé leur trace aux pages du buvard!
Les oiseaux dans les bois, molles voix étouffées,
Chantent des triolets et des rondeaux aux fées;
Tout semble confier à l'ombre un doux secret;
Tout aime, et tout l'avoue à voix basse; on dirait
Qu'au nord, au sud brûlant, au couchant, à l'aurore,
La haie en fleur, le lierre, et la source sonore,
Les monts, les champs, les lacs et les chênes mouvants
Répètent un quatrain fait par les quatre vents.

M. FONTANEY.

C'EST une chose grande et que tout homme envie
D'avoir un lustre en soi qu'on répand sur sa vie,
D'être choisi d'un peuple à venger son affront,

De ne point faire un pas qui n'ait trace en l'histoire,
Ou de chanter les yeux au ciel, et que la gloire
Fasse avec un regard reluire votre front.

Il est beau de courir par la terre usurpée,
Disciplinant les rois du plat de son épée.
D'être Napoléon, l'empereur radieux;
D'être Dante, à son nom rendant les voix muettes.
Sans doute ils sont heureux, les héros, les poëtes,
Ceux que le bras fait rois, ceux que l'esprit fait dieux!

Il est beau, conquérant, législateur, prophète,
De marcher dépassant les hommes de la tête;
D'être en la nuit de tous un éclatant flambeau,
Et que de vos vingt ans vingt siècles se souviennent! . . .
—Voilà ce que je dis: puis des pitiés me viennent
Quand je pense à tous ceux qui sont dans le tombeau!

VICTOR HUGO.

LAFAYETTE EN AMÉRIQUE.

RÉPUBLICAINS, quel cortége s'avance?
—Un vieux guerrier débarque parmi nous.
—Vient-il d'un roi vous jurer l'alliance?
—Il a des rois allumé le courroux.
—Est-il puissant?—Seul il franchit les ondes.
—Qu'a-t-il donc fait?—Il a brisé des fers.

Gloire immortelle à l'homme des deux mondes!
Jours de triomphe, éclairez l'univers!

Européen, partout, sur ce rivage
Qui retentit de joyeuses clameurs,
Tu vois régner, sans trouble et sans servage,
La paix, les lois, le travail et les mœurs.
Des opprimés ces bords sont le refuge:
La tyrannie a peuplé nos déserts.
L'homme et ses droits ont ici Dieu pour juge.
Jours de triomphe, éclairez l'univers!

Mais que de sang vous coûta ce bien-être?
Nous succombions; Lafayette accourut,
Montra la France, eut Washington pour maître,
Lutta, vainquit, et l'Anglais disparut.
Pour son pays, pour la liberté sainte,
Il a depuis grandi dans les revers.
Des fers d'Olmutz nous effaçons l'empreinte.
Jours de triomphe, éclairez l'univers!

Ce vieil ami que tant d'ivresse accueille,
Par un héros ce héros adopté,
Bénit jadis, à sa première feuille,
L'arbre naissant de notre liberté.
Mais, aujourd'hui que l'arbre et son feuillage
Bravent en paix la foudre et les hivers,
Il vient s'asseoir sous son fertile ombrage.
Jours de triomphe, éclairez l'univers!

Autour de lui vois nos chefs, vois nos sages,
Nos vieux soldats se rappelant ses traits;

Vois tout un peuple et ces tribus sauvages
À son nom seul sortant de leurs forêts.
L'arbre sacré sur ce concours immense,
Forme un abri de rameaux toujours verts:
Les vents au loin porteront sa semence.
Jours de triomphe, éclairez l'univers!

L'Européen, que frappent ces paroles,
Servit des rois, suivit des conquérants:
Un peuple esclave encensait ces idoles;
Un peuple libre a des honneurs plus grands.
Hélas! dit-il, et son œil sur les ondes
Semble chercher des bords lointains et chers:
Que la vertu rapproche les deux mondes!
Jours de triomphe, éclairez l'univers!

J. P. DE BÉRANGER.

CONTEMPLATION.

DEMAIN, dès l'aube, à l'heure où blanchit la campagne,
Je partirai. Vois-tu, je sais que tu m'attends,
J'irai par la forêt, j'irai par la montagne,
Je ne puis demeurer loin de toi plus longtemps.

Je marcherai les yeux fixés sur mes pensées,
Sans rien voir au dehors, sans entendre aucun bruit;
Seul, inconnu, le dos courbé, les mains croisées,
Triste, et le jour pour moi sera comme la nuit.

Je ne regarderai ni l'or du soir qui tombe,
Ni les voiles au loin descendant vers Harfleur,
Et, quand j'arriverai, je mettrai sur ta tombe
Un bouquet de houx vert et de bruyère en fleur.

VICTOR HUGO.

LE BLUET.

DE nos guérets modeste fleur,
De ta corolle demi close
S'exhale une suave odeur:
Joli bluet, d'où vient cette métamorphose?
Ce matin par Chloé cueilli pour son bouquet,
Je m'y plaçai près de l'œillet,
Entre le jasmin et la rose;
Du doux parfum qui d'abord t'a surpris
Déjà tu devines la cause:
Rappelle-toi qu'à choisir ses amis,
On gagne toujours quelque chose.

A. NAUDET.

LE REPENTIR.

J'AIMAIS froidement ma patrie,
Au temps de la sécurité,
De son grand renom mérité
J'étais fier sans idolâtrie.

Je m'écriais avec Schiller:
"Je suis un citoyen du monde,
En tous lieux où la vie abonde,
Le sol m'est doux et l'homme cher!

'Des plages où le jour se lève
  Aux pays du soleil couchant,
  Mon ennemi, c'est le méchant,
Mon drapeau, l'azur de mon rêve.

"Où règne en paix le droit vainqueur,
  Où l'art me sourit et m'appelle,
  Où la race est polie et belle,
Je naturalise mon cœur.

"Mon compatriote, c'est l'homme!"
  Naguère ainsi je dépensais
  Sur l'univers ce cœur français:
J'en suis maintenant économe.

J'oubliais que j'ai tout reçu,
  Mon foyer et tout ce qui m'aime,
  Mon pain et mon idéal même,
Du Peuple dont je suis issu,

Et que j'ai goûté dès l'enfance,
  Dans les yeux qui m'ont caressé,
  Dans ceux mêmes qui m'ont blessé,
L'enchantement du ciel de France!

Je ne l'avais pas bien senti:
  Mais, depuis nos sombres journées,
  De mes tendresses détournées
Je me suis enfin repenti.

Ces tendresses, je les ramène
  Etroitement sur mon pays,
  Sur les hommes que j'ai trahis,
Par amour de l'espèce humaine;

Sur tous ceux dont le sang coula
   Pour mes droits et pour mes chimères:
   Si tous les hommes sont mes frères,
Que me sont désormais ceux là?

Sur le pavé des grandes routes,
   Dans les ravins, sur les talus,
   De ce sang qu'on ne lavait plus
Je baiserai les moindres gouttes;

Je ramasserai dans les tours
   Et les fossés des citadelles
   Les miettes noires mais fidèles,
Du pain sans blé des derniers jours;

Dans nos champs défoncés encore,
   Pélerin, je recueillerai,
   Ainsi qu'un monument sacré,
Le moindre lambeau tricolore:

Car je t'aime dans tes malheurs,
   O France, depuis cette guerre.
   En enfant, comme le vulgaire
Qui sait mourir pour tes couleurs;

J'aime avec lui tes vieilles vignes,
   Ton soleil, ton sol admiré,
   D'où nos ancêtres ont tiré
Leur force et leur génie insignes.

Quand j'ai de tes clochers tremblants
   Vu les aigles noires voisines,
   J'ai senti frémir les racines
De ma vie entière en tes flancs.

Pris d'une piété jalouse
  Et navré d'un tardif remords,
  J'assume ma part de tes torts:
Et ta misère, je l'épouse.

SULLY-PRUDHOMME.

HYMNE.

CEUX qui pieusement sont morts pour la patrie
Ont droit qu'à leur cercueil la foule vienne et prie.
Entre les plus beaux noms leur nom est le plus beau.
  Toute gloire près d'eux passe et tombe éphémère;
    Et, comme ferait une mère,
La voix d'un peuple entier les berce en leur tombeau!

Gloire à notre France éternelle!
Gloire à ceux qui sont morts pour elle!
  Aux martyrs! aux vaillants! aux forts!
A ceux qu'enflamme leur exemple,
Qui veulent place dans le temple,
  Et qui mourront comme ils sont morts!

C'est pour ces mots, dont l'ombre est ici bien venue,
Que le haut Panthéon élève dans la nue,
Audessus de Paris, la ville aux mille tours,
  La reine de nos Tyrs et de nos Babylones,

Cette couronne de colonnes
Que le soleil levant redore tous les jours.

Gloire à notre France éternelle!
Gloire à ceux qui sont morts pour elle!
Aux martyrs! aux vaillants! aux forts!
A ceux qu'enflamme leur exemple,
Qui veulent place dans le temple,
Et qui mourront comme ils sont morts!

Ainsi, quand de tels morts sont couchés dans la tombe,
En vain l'oubli, nuit sombre où va tout ce qui tombe,
Passe sur leur sépulcre, où nous nous inclinons;
Chaque jour, pour eux seuls se levant plus fidèle
La gloire, aube toujours nouvelle,
Fait luire leur mémoire et redore leurs noms!

Gloire à notre France éternelle!
Gloire à ceux qui sont morts pour elle!
Aux martyrs! aux vaillants! aux forts!
A ceux qu'enflamme leur exemple,
Quì veulent place dans le temple
Et qui mourront comme ils sont morts!

VICTOR HUGO.

LES CHANTS DE LA FAMILLE.

A UN ENFANT.

ENFANT, vous avez pris un oiseau dans un champ,
Et vous voilà joyeux, et vous criez victoire;

Et le pauvre petit dans une cage noire,
Se plaint, et vous prenez sa plainte pour un chant.

Déjà depuis longtemps votre désir l'assiège,
En écoutant son chant qui trahissait son vol;
Vous vous couchiez tremblant tout au long, sur le sol,
Pour qu'il ne vous vit pas et qu'il se prit au piége.

Il va vous amuser ainsi jusqu'à demain
Et pour ce court plaisir vous lui coupez les ailes,
Tout en l'enfermant bien entre ces barreaux frêles,
Pour qu'il ne vole pas plus haut que votre main.

Et vous le regardez, enfant depuis une heure,
Meurtrir son petit bec dans un étroit cachot,
Courir aux quatre coins, voler de bas en haut,
Avec le cri plaintif de toute âme qui pleure.

Et pourtant vous semez sa cage de bouquets,
Pour qu'il revoie encor quelques fleurs, ses compagnes
Comme hier où sa voix égayant les campagnes,
Versait, parfum noté, ses chants sur les bosquets.

Vous ne savez donc pas, enfant, quel doux mystère
En becquetant partout remplit l'oiseau pieux

Ses petits sont dans l'arbre au fond d'un nid
joyeux,
Pour vous ce n'est qu'un chant, mais pour eux
c'est un père.

C'est un père aussi bon que nos pères, enfant,
Instruisent ses petits à voler dans l'espace,
A louer le Seigneur à chaque jour qui passe,
En lui donnant toujours ses conseils dans un
chant.

Puis il descend parfois du nid de mousse frêle
Chercher un peu de blé qu'il leur reporte en
haut,
Pour les faire grandir, puis afin que bientôt
Leur cri devienne un chant et leur duvet une
aile.

Le plus petit oiseau le Seigneur le bénit,
Il lui donne le blé que le moissonneur jette,
Et quand il pense à tous, le Dieu bon, il émi-
ette
Un peu de son amour dans le plus humble nid.

Et quand votre captif qui fuit et vous évite,
S'arrête en écoutant, c'est qu'il entend la voix
Des petits qu'il laissa, dire du fond des bois:
Nous allons tous mourir si tu ne reviens vite.

Car ne recevant pas ce qu'il doit lui porter
La mère reste au nid auquel elle est fidèle,

Et malgré son amour, les couvant sous son aile.
Tous les petits mourront sans avoir pu chanter.

Ecoutez donc l'oiseau, respirez donc la rose,
Sans prendre celui-ci, sans cueillir celle-là,
Car toujours notre main à ce que Dieu créa,
Même en le caressant enlève quelque chose.

ALEX. DUMAS.

VII.

TOUT homme a ses douleurs. Mais aux yeux de ses frères
Chacun d'un front serein déguise ses misères.
Chacun ne plaint que soi. Chacun dans son ennui
Envie un autre humain qui se plaint comme lui.
Nul des autres mortels ne mesure les peines,
Qu'ils savent tous cacher comme il cache les siennes;
Et chacun, l'œil en pleurs, en son cœur douloureux
Se dit: "Excepté moi, tout le monde est heureux."
Ils sont tous malheureux. Leur prière importune
Crie et demande au ciel de changer leur fortune.
Ils changent; et bientôt, versant de nouveaux pleurs,
Ils trouvent qu'ils n'ont fait que changer de malheurs.

ANDRÉ CHÉNIER.

MA FILLE.

C'ÉTAIT le seul anneau de ma chaîne brisée,
Le seul coin pur et bleu dans tout mon horizon.
Pour que son nom sonnât plus doux dans la maison,
D'un nom mélodieux nous l'avions baptisée.
C'était mon univers, mon mouvement, mon bruit,
La voix qui m'enchantait dans toutes mes demeures,
Le charme ou le souci de mes yeux, des mes heures,
Mon matin, mon soir, et ma nuit.

Le miroir où mon cœur s'aimait dans son image,
Le plus pur de mes jours sur ce front arrêté,
Un rayon permanent de ma félicité;
Tous tes dons rassemblés, Seigneur, sur un visage:
Doux fardeau qu'à mon cou sa mère suspendait,
Yeux où brillaient mes yeux, âme à mon sein ravie,
Voix où vibrait ma voix, vie où vivait ma vie.
Ciel vivant qui me regardait.

Eh bien! prends, assouvis, implacable justice,
D'agonie et de mort ce besoin immortel;
Moi-même je l'étends sur ton funèbre autel;
Si je l'ai tout vidé, brise enfin mon calice!

Ma fille! mon enfant! mon souffle! la voilà!
La voilà! j'ai coupé seulement ces deux tresses
Dont elle m'enchaînait hier dans ses caresses,
Et je n'ai gardé que cela!....
ALPHONSE DE LAMARTINE.

L'ANGE.

DIEU se lève, et soudain sa voix terrible appelle
De ses ordres secrets un ministre fidèle,
Un de ces esprits purs qui sont chargés par lui
De servir aux humains de conseil et d'appui,
De lui porter leurs vœux sur leurs ailes de flamme,
De veiller sur leur vie et de garder leur âme.
Tout mortel a le sien: cet ange protecteur,
Cet invisible ami veille autour de son cœur,
L'inspire, le conduit, le relève s'il tombe,
Et, portant dans les cieux son âme entre ses mains,
La présente en tremblant au juge des humains.
C'est ainsi qu'entre l'homme et Jéhovah lui-même
Entre le pur néant et la grandeur suprême,
D'êtres inaperçus une chaîne sans fin
Réunit l'homme à l'ange, et l'ange au séraphin;
C'est ainsi que, peuplant l'étendue infinie,
Dieu répandit partout l'esprit, l'âme et la vie.
A. DE LAMARTINE.

LE LAC.

AINSI, toujours poussés vers de nouveaux rivages,
Dans la nuit éternelle emportés sans retour,
Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges
Jeter l'ancre un seul jour?

O lac! l'année à peine a fini sa carrière,
Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,
Regarde! je viens seul m'asseoir sur cette pierre
Où tu la vis s'asseoir!

Tu mugissais ainsi sous ces roches profondes,
Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés,
Ainsi le vent jetait l'écume de tes ondes
Sur ses pieds adorés.

Un soir, t'en souvient-il? nous voguions en silence;
On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,
Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence
Tes flots harmonieux.

Tout à coup des accents inconnus à la terre
Du rivage charmé frappèrent les échos:
Le flot fut attentif, et la voix qui m'est chère
Laissa tomber ces mots:

"O temps! suspends ton vol; et vous, heures propices!
Suspendez votre cours;

Laissez-nous savourer les rapides délices
Des plus beaux de nos jours!

"Assez de malheureux ici-bas vous implorent.
Coulez, coulez pour eux;
Prenez avec leurs jours les soins qui les dévorent;
Oubliez les heureux."

"Mais je demande en vain quelques moments encore:
Le temps m'échappe et fuit;
Je dis à cette nuit: Sois plus lente, et l'aurore
Va dissiper la nuit.

"Aimons donc, aimons donc; de l'heure fugitive,
Hâtons-nous, jouissons,
L'homme n'a point de port, le temps n'a point de rive:
Il coule, et nous passons!"

Temps jaloux, se peut-il que ces moments d'ivresse,
Où l'amour à longs flots nous verse le bonheur,
S'envolent loin de nous de la même vitesse,
Que les jours de malheur!

Eh quoi! n'en pourrons-nous fixer au moins la trace?
Quoi! passés pour jamais! quoi! tout entiers perdus!
Ce temps qui les donna, ce temps qui les efface,
Ne nous les rendra plus!

Eternité, néant, passé, sombres abîmes,
Que faites-vous des jours que vous engloutissez?
Parlez: nous rendrez-vous ces extases sublimes
Que vous nous ravissez?

O lac! rochers muets! grottes! forêt obscure!
Vous que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir!
Gardez de cette nuit, gardez, belle nature,
Au moins le souvenir!

Qu'il soit dans ton repos, qu'il soit dans tes orages,
Beau lac, et dans l'aspect de tes riants coteaux,
Et dans ces noirs sapins, et dans ces rocs sauvages
Qui pendent sur tes eaux.

Qu'il soit dans le zéphyr qui frémit et qui passe,
Dans le bruit de tes bords par tes bords répétés,
Dans l'astre au front d'argent qui blanchit ta surface
De ses molles clartés.

Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,
Que les parfums légers de ton air embaumé,
Que tout ce qu'on entend, l'on voit ou l'on respire,
Tout dise: ils ont aimé!

A. de Lamartine.

L'AUTOMNE.

SALUT, bois couronnés d'un reste de verdure,
Feuillages jaunissants sur les gazons épars!
Salut! derniers beaux jours! le deuil de la nature
Convient à la douleur et plaît à mes regards.

Je suis d'un pas rêveur le sentier solitaire;
J'aime à revoir encor, pour la dernière fois,
Ce soleil pâlissant, dont la faible lumière
Perce à peine à mes pieds l'obscurité des bois.

Oui, dans ces jours d'Automne où la nature expire,
À ses regards voilés je trouve plus d'attraits;
C'est l'adieu d'un ami, c'est le dernier sourire
Des lèvres que la mort va fermer pour jamais.

Ainsi, prêt à quitter l'horizon de la vie,
Pleurant de mes longs jours l'espoir évanoui,
Je me retourne encore, et d'un regard d'envie
Je contemple ces biens dont je n'ai pas joui.

Terre, soleil, vallons, belle et douce nature,
Je vous dois une larme aux bords de mon tombeau;
L'air est si parfumé! la lumière est si pure!
Aux regards d'un mourant le soleil est si beau!

Je voudrais maintenant vider jusqu'à la lie
Ce calice mêlé de nectar et de fiel:
Au fond de cette coupe où je buvais la vie,
Peut-être restait-il une goutte de miel!

Peut-être l'avenir me gardait-il encore
Un retour de bonheur dont l'espoir est perdu!
Peut-être, dans la foule, une âme que j'ignore
Aurait compris mon âme, et m'aurait répondu! . . .

La fleur tombe en livrant ses parfums au zéphire;
À la vie, au soleil, ce sont là ses adieux:
Moi, je meurs; et mon âme, au moment qu'elle expire,
S'exhale comme un son triste et mélodieux.

A. DE LAMARTINE.

LES FANTOMES.

I.

HÉLAS! que j'en ai vu mourir de jeunes filles!
C'est le destin. Il faut une proie au trépas.
Il faut que l'herbe tombe au tranchant des faucilles;
Il faut que dans le bal les folâtres quadrilles
Foulent des roses sous leurs pas.

Il faut que l'eau s'épuise à courir les vallées;
Il faut que l'éclair brille, et brille peu d'instans;
Il faut qu'avril jaloux brûle de ses gelées
Le beau pommier, trop fier de ses fleurs étoilées,
Neige odorante du printemps.

Oui, c'est la vie. Après le jour, la nuit livide.
Après tout, le réveil, infernal ou divin.
Autour du grand banquet siège une foule avide;
Mais bien des conviés laissent leur place vide,
Et se lèvent avant la fin.

II.

Que j'en ai vu mourir!—l'une était rose et blanche;
L'autre semblait ouïr de célestes accords;
L'autre, faible, appuyait d'un bras son front qui penche,
Et, comme en s'envolant l'oiseau courbe la branche,
Son âme avait brisé son corps.

Une, pâle, égarée, en proie au noir délire,
Disait tout bas un nom dont nul ne se souvient;
Une s'évanouit, comme un chant sur la lyre;
Une autre en expirant avait le doux sourire
D'un jeune ange qui s'en revient.

Toutes fragiles fleurs, sitôt mortes que nées!
Alcyons engloutis avec leurs nids flottans!
Colombes, que le ciel au monde avait données!
Qui, de grâce, et d'enfance, et d'amour couronnées,
Comptaient leurs ans par les printemps!

Quoi, mortes! quoi, déjà, sous la pierre couchées!
Quoi! tant d'êtres charmants sans regard et sans voix!

Tant de flambeaux éteints! tant de fleurs arrachées . . . !
Oh! laissez-moi fouler les feuilles desséchées,
Et m'égarer au fond des bois!

Doux fantômes! c'est là, quand je rêve dans l'ombre,
Qu'ils viennent tour-à-tour m'entendre et me parler.
Un jour douteux me montre et me cache leur nombre;
A travers les rameaux et le feuillage sombre,
Je vois leurs yeux étinceler.

Mon âme est une sœur pour ces ombres si belles.
La vie et le tombeau pour nous n'ont plus de loi.
Tantôt j'aide leurs pas, tantôt je prends leurs ailes. . . .
Vision ineffable où je suis mort comme elles,
Elles, vivantes comme moi!

Elles prêtent leur forme à toutes mes pensées.
Je les vois! je les vois! Elles me disent: viens!
Puis autour d'un tombeau dansent entrelacées;
Puis s'en vont lentement, par degrés éclipsées;
Alors je songe et me souviens. . . .

III.

Une surtout:—un ange, une jeune Espagnole!—
Blanches mains, sein gonflé de soupirs innocens,

Un œil noir, où luisaient des regards de créole,
Et ce charme inconnu, cette fraîche auréole
Qui couronne un front de quinze ans!

Non, ce n'est point d'amour qu'elle est morte: pour elle
L'amour n'avait encor ni plaisirs ni combats;
Rien ne faisait encor battre son cœur rebelle;
Quand tous en la voyant s'écriaent: qu'elle est belle!
Nul ne le lui disait tout bas.

Elle aimait trop le bal, c'est ce qui l'a tuée.
Le bal éblouissant! le bal déliceux!
Sa cendre encor frémit, doucement remuée,
Quand dans la nuit sereine, une blanche nuée
Danse autour du croissant des cieux.

Elle aimait trop le bal.—Quand venait une fête,
Elle y pensait trois jours, trois nuits elle en rêvait;
Et femmes, musiciens, danseurs que rien n'arrête,
Venaient, dans son sommeil, troublant sa jeune tête,
Rire et bruire à son chevet.

Puis c'étaient des bijoux, des colliers, des merveilles!
Des ceintures de moire aux ondoyants reflets;
Des tissus plus légers que des ailes d'abeille;
Des festons; des rubans, à remplir des corbeilles;
Des fleurs, à payer un palais!

La fête commencée, avec ses sœurs rieuses
Elle accourait, froissant l'éventail sous ses doigts;
Puis s'asseyait parmi les écharpes soyeuses,
Et son cœur éclatait en fanfares joyeuses,
Avec l'orchestre aux mille voix.

C'était plaisir de voir danser la jeune fille!
Sa basquine agitait ses paillettes d'azur;
Ses grands yeux noirs brillaient sous la noire mantille:
Telle une double étoile au front des nuits scintille
Sous les plis d'un nuage obscur.

Tout en elle était danse, et rire, et folle joie.
Enfant!—Nous l'admirions dans nos tristes loisirs;
Car ce n'est point au bal que le cœur se déploie;
La cendre y vole autour des tuniques de soie,
L'ennui sombre autour des plaisirs.

Mais elle, par la valse ou la ronde emportée,
Volait, et revenait, et ne respirait pas,
Et s'énivrait des sons de la flûte vantée,
Des fleurs, des lustres d'or, de la fête enchantée,
Du bruit des voix, du bruit des pas.

Quel bonheur de bondir, éperdue, en la foule,
De sentir par le bal ses sens multipliés,
Et de ne pas savoir si dans la nue on roule,
Si l'on chasse en fuyant la terre, ou si l'on foule
Un flot tournoyant sous ses pieds!

Mais hélas! il fallait, quand l'aube était venue,
Partir, attendre au seuil le manteau de satin.
C'est alors que souvent la danseuse ingénue
Sentit en frissonnant sur son épaule nue
Glisser le souffle du matin.

Quels tristes lendemains laisse le bal folâtre!
Adieu, parure, et danse, et rires enfantins!
Aux chansons succédait la toux opiniâtre,
Au plaisir rose et frais la fièvre au teint bleuâtre,
Aux yeux brillans les yeux éteints.

IV.

Elle est morte.—A quinze ans, belle, heureuse, adorée!
Morte au sortir d'un bal qui nous mit tous en deuil!
Morte, hélas! et des bras d'une mère égarée
La mort aux froides mains la prit toute parée,
Pour l'endormir dans le cercueil.

Pour danser d'autres bals elle était encor prête,
Tant la mort fut pressée à prendre un corps si beau!
Et ces roses d'un jour qui couronnaient sa tête,
Qui s'épanouissaient la veille en une fête,
Se fanèrent dans un tombeau.

V.

Sa pauvre mère!—Hélas! de son sort ignorante,
Avoir mis tant d'amour sur ce frêle roseau,
Et si long-temps veillé son enfance souffrante,

Et passé tant de nuits à l'endormir pleurante
Toute petite en son berceau!

A quoi bon?—Maintenant la jeune trépassée,
Sous le plomb du cercueil, livide, en proie au ver,
Dort; et si, dans la tombe où nous l'avons laissée,
Quelque fête des morts la réveille glacée,
Par une belle nuit d'hiver,

Un spectre, au rire affreux, à sa morne toilette
Préside au lieu de mère, et lui dit: il est temps!
Et, glaçant d'un baiser sa lèvre violette,
Passe les doigts noueux de sa main de squelette
Sous ses cheveux longs et flottans.

Puis, tremblante, il la mène à la danse fatale,
Au chœur aérien dans l'ombre voltigeant;
Et sur l'horizon gris la lune est large et pâle,
Et l'arc-en-ciel des nuits teint d'un reflet d'opale
Le nuage aux franges d'argent.

VI.

Vous toutes qu'à ses jeux le bal riant convie,
Pensez à l'Espagnole éteinte sans retour,
Jeunes filles! joyeuse et d'une main ravie,
Elle allait moissonnant les roses de la vie,
Beauté, plaisir, jeunesse, amour!

La pauvre enfant, de fête en fête promenée,
De ce bouquet charmant arrangeait les couleurs;

Mais qu'elle a passé vite, hélas! l'infortunée!
Ainsi qu'Ophélia par le fleuve entraînée,
Elle est morte en cueillant des fleurs!

VICTOR HUGO (*Orientales*).

LE CRUCIFIX.

TOI que j'ai recueilli sur sa bouche expirante
Avec son dernier souffle et son dernier adieu,
Symbole deux fois saint, don d'une main mourante,
Image de mon Dieu!

Que de pleurs ont coulé sur tes pieds que j'adore,
Depuis l'heure sacrée où, du sein d'un martyr;
Dans mes tremblantes mains tu passas, tiède encor
De son dernier soupir!

Les saints flambeaux jetaient une dernière flamme:
Le prêtre murmurait ces doux chants de la mort,
Pareils aux chants plaintifs que murmure une femme
À l'enfant qui s'endort.

De son pieux espoir son front gardait la trace,
Et sur ses traits, frappés d'une auguste beauté,

La douleur fugitive avait empreint sa grâce,
La mort sa majesté.

Le vent qui caressait sa tête échevelée
Me montrait tour à tour ou me voilait ses traits,
Comme l'on voit flotter sur un blanc mausolée
L'ombre des noirs cyprès.

Un de ses bras pendait de la funèbre couche,
L'autre, languissamment replié sur son cœur,
Semblait chercher encore et presser sur sa bouche
L'image du Sauveur.

Ses lèvres s'entr'ouvraient pour l'embrasser encore,
Mais son âme avait fui dans ce divin baiser,
Comme un léger parfum que la flamme dévore
Avant de l'embraser.

Maintenant tout dormait sur sa bouche glacée,
Le souffle se taisait dans son sein endormi,
Et sur l'œil sans regard la paupière affaisée
Retombait à demi.

Et moi, debout, saisi d'une terreur secrète,
Je n'osais m'approcher de ce reste adoré,
Comme si du trépas la majesté muette
L'eut déjà consacré.

Je n'osais! . . . Mais le prêtre entendit mon silence,
Et, de ses doigts glacés prenant le crucifix:

"Voilà le souvenir, et voilà l'espérance:
Emportez-les, mon fils!"

Oui, tu me resteras, ô funèbre héritage!
Sept fois, depuis ce jour, l'arbre que j'ai planté
Sur sa tombe sans nom a changé de feuillage,
Tu ne m'as pas quitté.

Placé près de ce cœur, hélas! où tout s'efface,
Tu l'as contre le temps défendu de l'oubli,
Et mes yeux goutte à goutte ont imprimé leur
trace
Sur l'ivoire amolli.

Ô dernier confident de l'âme qui s'envole
Viens, reste sur mon cœur! parle encore, et
dis-moi
Ce qu'elle te disait quand sa faible parole
N'arrivait plus qu'à toi;

A cette heure douteuse où l'âme recueillie,
Se cachant sous le voile épaissi sur nos yeux,
Hors de nos sens glacés pas à pas se replie,
Sourde aux derniers adieux;

Alors qu'entre la vie et la mort incertaine,
Comme un fruit par son poids détaché du ra-
meau,
Notre âme est suspendue, et tremble à chaque
haleine
Sur la nuit du tombeau:

Quand des chants, des sanglots, la confuse harmonie
N'éveille déjà plus notre esprit endormi,
Aux lèvres des mourants collé dans l'agonie,
Comme un dernier ami:

Pour éclaircir l'horreur de cet étroit passage,
Pour relever vers Dieu leur regard abattu,
Divin consolateur dont nous baisons l'image,
Réponds, que leur dis-tu?

Tu sais, tu sais mourir! et tes larmes divines,
Dans cette nuit terrible où tu prias en vain,
De l'olivier sacré baignèrent les racines
Du soir jusqu'au matin.

De la croix, où ton œil sonda ce grand mystère,
Tu vis ta mère en pleurs et la nature en deuil;
Tu laissas comme nous tes amis sur la terre,
Et ton corps au cercueil!

Au nom de cette mort, que ma faiblesse obtienne
De rendre sur ton sein ce douloureux soupir:
Quand mon heure viendra, souviens-toi de la tienne,
O toi qui sais mourir!

Je chercherai la place où sa bouche expirante
Exhala sur tes pieds l'irrévocable adieu,
Et son âme viendra guider mon âme errante
Au sein du même Dieu.

Ah! puisse, puisse alors sur ma funèbre couche,
Triste et calme à la fois, comme un ange éploré,
Une figure en deuil recueillir sur ma bouche
L'héritage sacré!

Soutiens ses derniers pas, charme sa dernière heure;
Et, gage consacré d'espérance et d'amour,
De celui qui s'éloigne à celui qui demeure
Passe ainsi tour à tour,

Jusqu'au jour où, des morts perçant la voûte sombre,
Une voix dans le ciel, les appelant sept fois,
Ensemble éveillera ceux qui dorment à l'ombre
De l'éternelle croix!

A. DE LAMARTINE.

L'HOMME.

À LORD BYRON.

TOI, dont le monde encore ignore le vrai nom,
Esprit mystérieux, mortel, ange ou démon,
Qui que tu sois, Byron, bon ou fatal génie,
J'aime de tes concerts la sauvage harmonie,
Comme j'aime le bruit de la foudre et des vents
Se mêlant dans l'orage à la voix des torrents!
La nuit est ton séjour, l'horreur est ton domaine:
L'aigle, roi des déserts, dédaigne ainsi la plaine;
Il ne veut, comme toi, que des rocs escarpés
Que l'hiver a blanchis, que la foudre a frappés,

Des rivages couverts des débris du naufrage,
Ou des champs tout noircis des restes du carnage;
Et, tandis que l'oiseau qui chante ses douleurs
Bâtit au bord des eaux son nid parmi les fleurs,
Lui des sommets d'Athos franchit l'horrible cime,
Suspend au flanc des monts son aire sur l'abîme,
Et là, seul, entouré de membres palpitants,
De rochers d'un sang noir sans cesse dégouttants,
Trouvant sa volupté dans les cris de sa proie,
Bercé par la tempête, il s'endort dans sa joie.

Et toi, Byron, semblable à ce brigand des airs,
Les cris du désespoir sont tes plus doux concerts.
Le mal est ton autel, et l'homme est ta victime.
Ton œil, comme Satan, a mesuré l'abîme.
Et ton âme, y plongeant loin du jour et de Dieu,
A dit à l'espérance un éternel adieu!
Comme lui, maintenant, régnant dans les té-
nèbres,
Ton génie invincible éclate en chants funèbres;
Il triomphe, et ta voix, sur un mode infernal,
Chante l'hymne de gloire au sombre dieu du mal.

Mais que sert de lutter contre sa destinée?
Que peut contre le sort la raison mutinée?
Elle n'a, comme l'œil, qu'un étroit horizon.
Ne porte pas plus loin tes yeux ni ta raison:
Hors de là tout nous fuit, tout s'éteint, tout s'ef-
face;
Dans ce cercle borné Dieu t'a marqué la place:
Comment? pourquoi? qui sait? De ses puissantes
mains

Il a laissé tomber le monde et les humains,
Comme il a dans nos champs répandu la poussière,
Ou semé dans les airs la nuit et la lumière;
Il le sait, il suffit: l'univers est à lui,
Et nous n'avons à nous que le jour d'aujourd'hui.

Notre crime est d'être homme et de vouloir connaître:
Ignorer et servir, c'est la loi de notre être;
Byron, ce mot est dur: longtemps j'en ai douté;
Mais pourquoi reculer devant la vérité?
Ton titre devant Dieu, c'est d'être son ouvrage,
De sentir, d'adorer ton divin esclavage;
Dans l'ordre universel, faible atôme emporté,
D'unir à ses desseins ta libre volonté,
D'avoir été conçu par son intelligence,
De le glorifier par ta seule existence;
Voilà, voilà ton sort. Ah! loin de l'accuser,
Baise plutôt le joug que tu voulais briser;
Descends du rang des dieux qu'usurpait ton audace;
Tout est bien, tout est bon, tout est grand à sa place;
Aux regards de Celui qui fit l'immensité
L'insecte vaut un monde: ils ont autant coûté!

A. DE LAMARTINE.

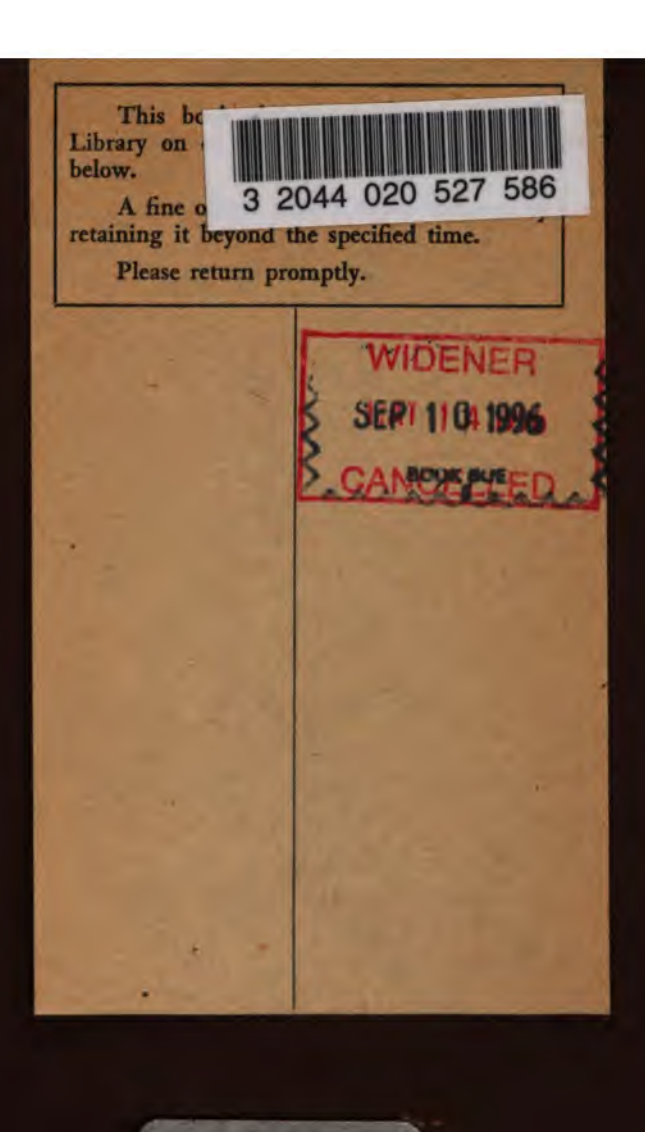
ADIEU À UN RUISSEAU.

CHARMANT ruisseau vous fuyez cet ombrage
Et ce vallon protégé par les cieux,
Comme si l'on pouvait être, ailleurs plus heureux.
Vous avez tort de quitter ce bocage
Et ces bords paisibles et purs.
Imprudent, vous courez aux cités d'où j'arrive!
Ah! pendant vos succès futurs,
Vous regretterez cette rive
Et vos rochers déserts et vos antres obscurs.
Sans retour, onde fugitive,
On vous voit renoncer à des charmes si doux!
Je ne ferai pas comme vous.

COMTE ANATOLE DE MONTESQUIEU.

FIN




This bo
Library on
below.
3 2044 020 527 586
A fine o
retaining it beyond the specified time.
Please return promptly.
WIDENER
SEP 10 1996
CANCELLED

